



L'ATHLÈGE



*Biographies des plus grands champions
français de tous les sports.*



LES ÉDITIONS KLÉBER - 30, Avenue Kléber - PARIS

L'ATHLÈGE

*Les biographies des plus grands champions
de tous les sports qui figurent dans ce livre
ont été rédigées par :*

ALAIN BERNARD.

MAURICE BLEIN.

RAYMOND BOISSET.

CONSTANTIN BRIVE.

ROBERT CALAIS.

P.-J. CATHALA.

JACQUES CHAPUS.

RENÉ CLIQUE.

PAUL COLAS.

JACQUES DARDELET.

LOUIS DELMAS.

ALEX DEMUTH.

LOUIS DESCHANEL.

E.-G. DRIGNY.

ROGER DUCRET.

CHARLES FAROUX.

GEORGES FEVRIER.

EMM. GAMBARDELLA.

PAUL GARCIN.

GUDIN DE VALLERIN.

RAYMOND HUTTIER.

PIERRE JUNQUA.

M. DE LABORDERIE.

PIERRE LEROI.

G. MARTIN-CHAMPIER.

A. MAURY.

RENÉ MOYSE.

MARCEL REICHEL.

GEORGES SCHIRA.

PIERRE VALDONNE.

et

MARCEL ROSSINI

Rédacteur en chef.

LES ÉDITIONS KLÉBER, 30, avenue Kléber, PARIS (xv^{ie})

LE FOOTBALL

Par Emmanuel GAMBARDELLA

N'est-il pas admirable de constater que le football de Vienne est essentiellement différent de celui qui est pratiqué à Milan ou à Barcelone, que celui de Grande-Bretagne n'a pas du tout la même physionomie que le football de Buenos-Ayres et que, pourtant, c'est en vertu des mêmes lois, sur des terrains comparables, avec une balle qui a la même dimension et le même poids, que les matches ont lieu.

Ainsi, de par le monde, dix millions d'êtres — et peut-être plus, — tapent du pied dans un ballon rond inventé Dieu sait quand, à l'imitation de celui qui créa la terre et lui donna sa forme, traduisant sur un rectangle de gazon leurs qualités, leurs défauts, leurs enthousiasmes.

Un jeu qui consiste, en deux mi-temps de quarante-cinq minutes (et chaque équipe comprenant au maximum 11 joueurs), à loger plus souvent que l'adversaire le ballon dans les buts opposés : c'est à la fois très compliqué et très simple.

Très compliqué, parce qu'avec le jeu moderne le marquage de chaque joueur s'opère de près et qu'il y a rarement liberté de manœuvre.

Très simple, parce qu'au fond des choses l'art de la passe précise faite à l'homme qui se démarque est à la base de tous les succès.

Le football de compétition comporte deux épreuves sœurs, mais parfaitement dissemblables par leurs esprits : le Championnat qui se dispute en une saison et par addition de points et la Coupe, où chaque match est éliminatoire pour le vaincu et qui se termine en apothéose, au stade olympique de Colombes, par une ultime rencontre, où le seul club français qui n'a jamais connu la défaite est mis sur le pavois.

Dira-t-on, pour conclure, que les matches internationaux sont plus à l'image de la Coupe que du Championnat ?

Non. Ne voyons que la simplicité et l'attrait du jeu. Et constatons que le prodigieux succès du football, qui règne sur tous les peuples et, qui est pour le nombre de ses adeptes le sport n° 1 « in the world » consacre sa vérité profonde.

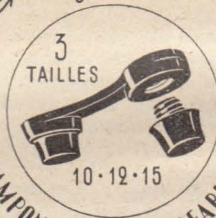
HENRY OURS
PARIS



lance...



sa chaussure foot et rugby avec...



E. ESPÉRANCE.

Les Chaussures et Vêtements fabriqués
par HENRY OURS sont en vente chez
votre fournisseur habituel

ROBERT ACCARD. — Le véritable inventeur de la tactique béton, qu'il appliqua lorsqu'il était l'entraîneur du Stade Français. Mais, auparavant, Accard avait brillé comme joueur. Inter de qualité, ce Normand cent pour cent, né le 26 novembre 1897 à Lisieux, qui était servi par des moyens athlétiques modestes, ce qui ne l'empêcha pas de mettre grandement en valeur les qualités de perçant de son co-équipier Havrais, Regnier, a porté six fois les couleurs nationales de 1922 à 1926.

JOSEPH ALCAZAR

A l'instar des « grandes coquettes », Pépito cache son âge, car il n'a pas encore désarmé... Le certain est que, parmi les tout premiers Nord-Africains désireux de tenter leur chance dans la métropole, l'Oranais arriva à Marseille en 1927 :

« Je n'avais pas seize ans, prétend-il, mais, pour jouer en première et faire plus sérieux, je me suis vieilli ! »

Il n'avait pas besoin de cela pour s'imposer ! Redoutable shooteur, travailleur infatigable et dribbleur d'élite, l'homme a accompli, à tous les sens du mot, une fructueuse carrière. Vainqueur de Coupe avec l'O. M., chez qui il opéra durant dix ans, onze fois international de 1931 à 1935, on le vit ensuite à Lille. Sous le ciel du septentrion, il se « languissait ».

Marseille, où il a pignon sur rue, ne pouvait être que sa résidence. Il officia dès lors à Nice, Avignon, avec les amateurs de Saint-Tropez, enfin à l'U. S. 13^e Phocéenne maintenant.

PIERRE ALLEMANE

C'est en 1904 que fut disputé officiellement le premier match international auquel ait participé une équipe de France. En l'espèce, la Belgique était l'adversaire. Cela se passait à Bruxelles. Les deux teams firent match nul : 3 buts à 3. Pierre



Une voiture?... Elle est à vous... (Voyez p. XX.)

Allemane était là comme pilier de la formation tricolore, avec Canelle, Verlet, Bilot, Nicolaï, Filez, Cyrès.

Ce beau footballeur né à Montpellier en 1882, mais dont la carrière eut uniquement la capitale pour cadre, de Passy, où il débuta, jusqu'au C. A. S. G., en passant par le Club Français et le Racing, a été pendant dix ans le demi-centre le plus complet que nous ayons possédé.

RENÉ ALPSTEG. — Élève d'Edmond Kramer — ce regretté cadet d'un fraternel trio de footballeurs célèbres — René Alpstege, né à Bonneville (Haute-Savoie), le 3 décembre 1920, a fait son chemin, du C. A. Bonneville à l'A. S. Saint-Étienne, où il est professionnel depuis 1944. Vif et rapide, l'instinctif et efficace ailier Stéphanois, l'un des plus brillants attaquants du moment, a opéré à cinq reprises dans l'équipe de France ces deux dernières saisons.

MANUEL ANATOL

Si René Petit, né en France, fit l'essentiel de sa carrière de footballeur en Espagne, Anatol, qui vit le jour à Irun, connut en France ses plus belles heures de gloire. C'est pourtant de l'autre côté de la frontière que ce superbe athlète, né le 8 mai 1903, fit ses premières armes. Vedette d'Irun, de Madrid, de Bilbao, Champion d'Espagne en football et aussi en athlétisme — ne se payait-il pas le luxe de gagner dans la même journée, les titres du 100, du 200 et du 400 ? — il était mûr pour jouer un rôle de premier plan lorsque le Racing fit

appel à ses services et fit de lui sa tour de défense.

De 1929 à 1935, Manuel a porté seize fois l'équipement tricolore. Et c'est peut-être le 23 mars 1930, à Colombes, lors



d'un France-Suisse de célèbre mémoire, qu'il connut sa plus grande gloire populaire : ne réalisa-t-il pas, ce jour-là, l'in vraisemblable exploit de marquer au fameux Pasche un but sur coup franc de 55 mètres ? Le terrain était détrempé, la balle glissante, et Manuel avait parfaitement préparé son coup. La balle rebondit devant les buts suisses, et fila, insaisissable, dans les filets ! Pasche n'avait pas prévu cela. Et c'est alors que tout le stade, reprenant en chœur un refrain alors

célèbre, se mit à chanter: *Méfiez-vous d' Anatole..., c'est un coquin...*

HENRI ARNAUDEAU. — L'élève de Benito Diaz est allé loin. Il ne lui aura manqué, en vérité, qu'un peu de cran en plus pour être d'une façon permanente l'ailier gauche de l'équipe de France. Manieur de balle de première classe, Arnaudeau, qui naquit le 23 avril 1922, à Bordeaux, qui, depuis ses débuts, était resté fidèle aux Girondins et qui vient, à l'aube de la saison 1948-1949, de devenir l'un des espoirs du Stade Français, a été Champion de France amateur, a gagné la Coupe en 1942 et a porté trois fois le maillot international contre la Suisse, l'Espagne et la Belgique.

ALFRED ASTON

On chercherait vainement dans la foule des as du football français un personnage aussi pittoresque qu'Alfred Aston. Il serait aussi vain de vouloir ranger ce bout d'homme — crampons non compris, il n'a jamais dépassé 1^m,65 — dans une catégorie quelconque de joueur. Il représente une classe à part.

« Feu-follet », l'a-t-on baptisé,

tant sa science innée de l'esquive et de la feinte, sa façon de savoir tomber et se relever comme mu par un ressort, son jeu en déséquilibre perpétuel ont surpris, dérouter ses adversaires et enthousiasmé les spectateurs. Avec ses courses pleines d'imprévu, mais toujours inspirées et souvent victorieuses, « feu-follet Aston » tourbillonnait longtemps avant que quiconque ait songé à ériger le « tourbillon » en système offensif.

Fred a fait ses premières armes dans l'équipe junior de l'Union Sportive Chantilly — le « patelin », comme il dit dans son parler franc de gavroche, —



ASTON (debout) passe un adversaire.

où il vit le jour le 16 mai 1912.

Au bout de deux ans, il opère dans la formation fanion. Encore deux ans, et il endosse le maillot du Red Star.

Nous sommes en 1932 ; il devient « pro » à 500 francs par mois et brûle les étapes.

Sélectionné de Paris le 4 décembre 1932, d'autres sélections suivent. Il gagne le Challenge Kentish en 1934 et, le 11 mars de la même année, reçoit sa première cape d'international.

Fred a porté trente et une fois le maillot national et joué contre les équipes de tous les pays européens. Il a été l'unique Français à faire partie de la première sélection que le continent ait opposée à l'équipe d'Angleterre.

Sa vie de joueur de club est simple. Équiper du Red Star de 1932 à 1946, sauf une interruption de trois saisons — 1938 à 1941 — pendant laquelle le petit ailier devient Racingman. La saison 1946-1947 le voit au S. C. O. d'Angers, où se reforme pour un an le tandem Aston-Simonyi. Revenu à Paris, Fred tient — à trente-sept ans, — toujours dans le même style inimitable, mais à cadence un peu ralentie, sa place dans l'attaque du Stade Français-Red Star Ol.

EMMANUEL AZNAR. — Né à Sidi-Bel-Abbès le 23 décembre 1915 et équipier du Sporting-Club, où il fut six fois sélectionné d'Oranie, « Manu » a pu, sa classe aidant, se constituer à l'O. de Marseille, de 1936 à 1948 un palmarès enviable. International militaire, vainqueur à deux reprises du tournoi triangulaire, huit fois international B, titulaire A et benjamin de l'équipe

face à la Bulgarie en 1938, Champion de France 1937 et 1948, vainqueur de Coupe 1938 et 1943, autant de titres qui classent un homme. Avec ça, des records personnels, qui lui valurent d'être surnommé « le bombardier » : premier butteur de France en 1943 ; toujours la même saison, 14 buts réalisés au cours d'un seul match contre Avignon et filets crevés en finale de coupe devant Bordeaux...

RENÉ BAILLOT. — Un terrien simple, modeste, à la vie saine puisqu'il n'a jamais quitté Magny, ce petit village près de Metz, où il est né le 13 décembre 1924. Formé au F.-C. de Metz, ailier par nécessité, c'est à cette place qu'il s'impose, grâce à ses qualités de vitesse, de démarrage, d'opportunisme et de shoot. Étoile du club à la « croix de Lorraine », Baillot a rapidement atteint la grande consécration. Quatre sélections dans l'équipe B de France, puis deux en A, Tchécoslovaquie et Belgique, le tout en moins d'un an.

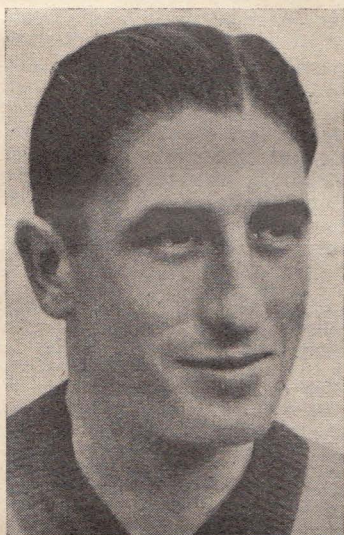
MAURICE BANIDE. — C'est à l'A. S. Française, club au passé fameux, que ce Montpelliérain a fait ses débuts, à quinze ans, sous la férule de notre bon confrère Edgar Lenglet. Et si son teint est bronzé, son œil noir, Banide n'a jamais porté les couleurs d'un club du Midi, puisqu'on l'a vu tour à tour au S. O.-Est. à l'A. S. Strasbourg, au F.-C. Mulhouse, au Club Français, au Racing enfin. Soit au total vingt-deux ans de service actif avant de devenir un entraîneur plus qu'apprécié.

Banide est de ceux qui ont saisi le sens profond du football. Au poste de demi centre qu'il a su longtemps occuper avec bonheur, il s'est avéré un pilier intelligent, habile, solide. C'est Banide qui eut l'honneur d'être le demi centre tricolore lors du premier match que l'équipe de France alla disputer à Londres contre l'Angleterre,

et qu'elle perdit 4 à 1 sur le terrain de Tottenham. Il gagna la Coupe de France en 1936, avec le Racing, et fut, la même année, Champion. Un doublé qu'il n'a pas oublié et dont le souvenir reste vivant pour lui.

JEAN BARATTE

L'attaquant n° 1 de notre jeune génération de footballeurs



Jean Baratte, avant centre du Lille O. S. C. et de l'équipe de France, possède, à vingt-cinq ans (il a vu le jour le 7 juin 1923 à Lambersart, près de Lille), le plus éclatant des records. En jouant sous le maillot tricolore contre la Belgique, il a disputé son dixième match international. Il a été Champion de France professionnel en 1946. Il a gagné

la Coupe trois fois de suite ces trois dernières années. Ajouterai-je qu'il fut Champion du Nord minime et junior ? Dirai-je qu'avant de se consacrer d'une façon permanente au ballon rond il fut un tennisman d'élite et que, s'il avait poursuivi sa carrière sur les courts, tout laisse penser qu'il aurait représenté la France cette année en Coupe Davis ? Cette simple constatation indique la valeur de l'athlète.

Et, pourtant, Baratte n'est pas du genre colosse — 1^m,73, 72 kilos, — mais ses qualités athlétiques sont éminentes. Il a, la balle au pied, souplesse et rapidité d'action. On ne prétend pas que, sur 100 mètres, il égalerait les records d'Europe ou du Monde, mais son démarrage est terriblement rapide, et c'est ce qui compte. Néanmoins, tout cela n'aurait pas tellement d'importance sur un ground si Jean Baratte ne possédait l'intelligence du jeu, la précision de l'ouverture et puis, ce qui ne s'apprend guère, ce sens inné qui consiste d'une part à savoir se démarquer au bon moment, d'autre part, à shooter sec là où le gardien de but adverse n'attend pas la balle.

Baratte, c'est la classe avec tous ses aspects.

HENRI BARD

Rendons à César, en l'espèce Genève, ce qui lui appartient. C'est sur les bords du Léman que Henri Bard, pendant quelque vingt ans, le plus scientifique de nos inters, l'homme qui a stylé Paul Nicolas et bien

d'autres, a appris le football. Son premier club fut le Servette. Jusqu'en 1910 — il naquit à Lyon le 29 avril 1892, — il y apprit les rudiments du ballon rond, bénéficia des bonnes leçons d'éducateurs de qualité,



devint l'admirable manieur de balle qui, au Racing, avant la Grande Guerre, à la Générale en 1916, au C. A. P. dans les cinq années qui suivirent l'Armistice, au Racing enfin, de 1923 à la fin de sa carrière, fut pour ses coéquipiers, comme pour les jeunes, le plus parfait exemple qui soit.

Quand la France battit l'Angleterre pour la première fois, en 1921, c'est « Cadum » — au fait, je ne vous avais pas dit son surnom — qui servait Dubly et qui conseillait un Nicolas, un Boyer, un Devaquez.

Ce grand footballeur répugnait à recevoir la balle sur le front, ce qui ne l'empêchait pourtant pas d'être un homme de tête. Mais, quand il s'agissait de détourner la sphère de cuir de sa course pour mettre un voisin en position d'attaque, de déplacer le jeu vers l'autre aile ou de donner à son avant centre une occasion de shoot, personne n'y réussissait mieux que lui.

Après une carrière qui dura un quart de siècle, après avoir été de multiples fois sélectionné par l'U. S. F. S. A., le C. F. I., la 3 F. A. et bien entendu la Ligue de Paris, Henri Bard s'est depuis lors consacré à son métier d'architecte, où il excelle. Il a fait, un temps, partie du Comité de sélection, il se borne aujourd'hui à suivre les rares matches de football qui l'intéressent.

CHARLES BARDOT. — Athlète puissant et infatigable, Charles Bardot, né à Clauzel (Algérie) le 7 avril 1904, ex-joueur du Racing-Club de Philippeville, militaire de métier en garnison à Antibes, a fait pendant dix ans le bonheur de l'A. S. Cannes. Sa carrière est double. Côté militaire, il fut Champion de France et gagna le tournoi triangulaire, auquel il participa à dix-neuf reprises. Un record! Côté civil, vainqueur de Coupe en 1932, ses sélections sudistes ne se comptent plus et, par six fois, le onze national l'eut pour titulaire.

PAUL BARON. — On ne le connaît plus que comme entraîneur, parce qu'il a mené avec un brio exceptionnel le Racing à la victoire en Coupe de France. Mais Baron fut un joueur d'une qualité affirmée. Né à Saint-Maur, le 23 mai 1895, formé à l'A. S. F., il atteignit la grande notoriété sous les cou-

leurs de l'Olympique, au lendemain de l'autre guerre. En 1923, Baron porta les couleurs tricolores contre la Suisse et gagna la Coupe en 1928, avec le Red Star.

GASTON BARREAU et GABRIEL HANOT

Il y a Oreste et Pylade, Achille et Patrocle, Erckmann et Chatrian, Pills et Tabet. Il y a aussi Gaston Barreau et Gabriel Hanot. Lorsque l'équipe de France joue, on ne les voit plus l'un sans l'autre, et ils partagent — le premier comme sélectionneur, le second comme conseiller technique — toutes les responsabilités des victoires... comme des insuccès de notre onze national. Si bien qu'on ne peut parler de l'un aujourd'hui sans penser à l'autre.

Ils sont d'ailleurs de la même promotion de footballeurs. C'est Barreau, l'aîné — il est né le 7 décembre 1883, — qui accueillit Hanot — né le 6 novembre 1889 — dans l'équipe de France. Ils disputèrent ensemble les mêmes grands matches en 1913 et 1914, et ils comptent — sur les tablettes de la F. F. F., tout au moins — le même nombre de sélections : 12. C'est dire qu'ils ont bien des souvenirs communs.

Gaston Barreau avait onze ans lorsqu'il débuta au C. A. Français, mais c'est au F. E. C. Levallois qu'il se révéla comme demi aile (1^m, 67, 68 kilos) et demi centre. Il était de l'équipe de France (U. S. F. S. A.) qui encaissa six ou sept buts — l'intéressé ne sait plus très bien — à Colombes devant l'Angleterre. Il était aussi du onze

Français qui battit l'Italie à Milan par 5 à 4, le jour où Maës marqua quatre buts.

En 1919, Barreau devint manager de Levallois. Trois ans plus tard, il était nommé membre



Gaston BARREAU

du Comité de sélection de la F. F. F. A. Et, en 1935, il devenait sélectionneur unique. C'est à lui qu'on doit la magnifique série de succès que remporta l'équipe de France dans les deux années qui précédèrent la guerre.

Gabriel Hanot est un nordiste. Il est né à Tourcoing et c'est à la Jeune France du lycée de la ville qu'il apprit à jouer. Son premier maître fut un surveillant, M. Fromentin (qui donna

son nom au Stade) et dont Hanot ne parle jamais sans une respectueuse émotion. C'est M. Fromentin qui lui enseigna qu'un footballeur doit pouvoir jouer des deux pieds et lui permit d'être le premier footballeur interchangeable. Débutant à l'aile droite, il devint rapidement l'un des meilleurs ailiers gauche français. Avec le lycée Faidherbe, il enlève son premier titre de Champion de France, tout en restant fidèle à l'U. S. Tourcoing. A dix-neuf ans, en 1908, il est sélectionné dans le onze national. De l'aile gauche, il marque l'un des deux buts qui assurent le succès de la France sur la Suisse. Deux ans plus tard, il est Champion de France avec l'U. S. T.

Universitaire, Hanot va poursuivre ses études en Allemagne. Pendant deux ans (1911 et 1912), il joue à Preussen Berlin, avec qui il est Champion de Brandebourg. Hanot s'impose alors comme un arrière gauche remarquable, que les Berlinoises baptisent « franc tireur ».

Ce surnom, Hanot le gardera. Lorsqu'en 1919 il abandonne la compétition pour devenir journaliste, c'est sous ce pseudonyme qu'il publiera dans l'*Intran* une chronique quotidienne très suivie. Que ce soit au *Miroir des Sports*, à *Football*, qui vient d'en naître, à *L'Équipe* enfin, Hanot mène le bon combat pour un football français meilleur.

Conseiller technique de l'équipe de France, le journaliste, qui honore la Presse française comme il a honoré naguère le football, a retrouvé Gaston

Barreau : son aîné et son ancien capitaine.

JEAN BASTIEN

Il est de tradition de voir opérer un rouquin dans les équipes britanniques de classe. Marseille a le sien : Jean Bas-



tien. Le comble est qu'il s'agit d'un authentique Nord-Africain, puisque né à Oran, le 21 juin 1915 ! Des « pros » d'outre-Manche, Bastien a la sécheresse de jeu, la maîtrise de soi et la connaissance approfondie de son métier. Il y joint une vitalité extraordinaire.

Long temps demi centre, maintenant demi aile, son action chez les actuels champions de France, qu'il a conduits au suc-

cès, la saison passée, après avoir participé au gain du titre en 1937, a été prépondérante. Sans lui, l'équipe phocéenne perd de son caractère et de son esprit.

Bastien vint à Marseille en 1935, après avoir gagné, quatre saisons consécutives, le titre d'Afrique du Nord, avec la Marsa de Mers-el-Kébir. Depuis lors, si l'on excepte une année passée à Toulouse, il n'a jamais quitté le grand port méditerranéen, dont l'atmosphère l'enchantait. Avec le club sudiste il gagna deux fois la Coupe, en 1938 et 1943. Son palmarès international s'orne de quinze sélections dans l'équipe B de France et de quatre dans l'équipe A.

JEAN BATMALE. — Parisien par la formation sportive — Club Français et F.-C. Levallois — il est né à Pau le 18 septembre 1895, et c'est en province qu'il aura accompli une longue carrière de footballeur et d'entraîneur. A Rennes, Alès et Nice comme pratiquant, ceci de 1921 à 1931. A Alès, Rennes, Roubaix, Toulouse et Monaco, depuis trois lustres, pour la suite. Participant des Jeux Olympiques d'Anvers et de Paris, six fois international comme demi aile ou centre, de multiples fois sélectionné de Liges, son plus bel exploit est d'avoir opéré officiellement dans cette équipe fédérale de Rennes-Bretagne qu'il entraînait. Il avait quarante-huit ans...

ALBERT BATTEUX

Albert Batteux et Stade de Reims, c'est bonnet blanc et blanc bonnet. Il n'est pas de joueur s'identifiant mieux à son club, de capitaine imprimant à

son équipe fanion son propre style et sa personnalité.

Pur produit du cru — né dans la capitale champenoise le 2 juillet 1919 — attaché à des couleurs qu'il n'a jamais quittées depuis 1937, c'est autour de lui que s'est cristallisée la plus correcte formation de France, au classicisme affirmé et au talent rare.

Il avait fait ses preuves avec les Jeunes du Nord et les « Marie-Louise » en 1943, à quatre reprises aussi en Nationale B. La chance enfin s'offrit la saison dernière à Bruxelles, où il jouait ailier droit. Il est du succès de Prague, quelques jours plus tard, à son poste d'inter. On le retrouve, en octobre, contre la Belgique, avec quatre autres de ses partenaires. Le voilà lancé. A son club d'emprunter aussi la voie des grands succès et de confirmer le nouvel élan offensif qui l'inspire.

GEORGES BEAUCOURT. — Champion de France scolaire universitaire et « pro », par deux fois, à onze ans de distance, en 1933, avec l'Olympique Lillois, en 1944 avec Lens, équipier tricolore en 1937 contre la Yougoslavie, Beaucourt, qui naquit le 9 avril 1912 à Roubaix, est resté nordiste pendant toute sa carrière de footballeur. Il a remis aujourd'hui à regret les souliers à crampons, mais son poste d'ingénieur aux houillères de Douai l'absorbe trop.

YVAN BECK

Silhouette caractéristique, aux épaules carrées, inter talentueux, admirable dribbleur, athlète puissant et correct,

Yvan Beck fut un des plus remarquables joueurs de balle que le monde du football ait connu. Né à Belgrade le 29 octobre 1909, avant de gagner la France et d'en faire sa patrie à un moment où tant de



ses compatriotes brillaient dans notre Midi — qu'on se souvienne des Stévanovitch, Sékoulitch et autres Markovitch, — Yvan avait quinze fois joué dans l'équipe représentative yougoslave. A dix-neuf ans, un tel palmarès classait l'homme!...

Beck a participé et contribué puissamment à l'épopée sétoise, celle au cours de laquelle les Dauphins ont, à deux reprises (1930 et 1934), gagné cette Coupe de France après laquelle ils couraient vainement depuis des

lustres, réalisant, de surcroît, en la deuxième circonstance, le premier doublé Coupe et Championnat.

Après sept ans passés dans La Mecque du football, il facilita l'accession de Saint-Étienne. La guerre finie, il signe à Nîmes avant que la lutte clandestine l'absorbe. A Digne, qu'il devait, par la suite, entraîner avant de gagner Perregaux (département d'Oran), dans ce coin des Alpes où la résistance à l'occupant atteignit son paroxysme, Beck, jadis capitaine d'équipe, gagna d'autres galons : il fut commandant de maquis.

Cinq fois porteur du maillot tricolore, Yvan laissera dans l'esprit des sportifs un souvenir sans tache. Et l'on n'oubliera pas que, lorsque, d'un geste rageur, il remontait sa culotte, son action devenait irrésistible...

LARBI BEN BAREK

Le sport français a-t-il jamais connu plus grand virtuose du jeu de balle ? Faites un referendum parmi tous les amateurs de football, et la réponse sera négative. Aujourd'hui fixé à Madrid, où il entend poursuivre et mener à son terme une carrière dorée, Larbi Ben Barek aura été à Marseille, avant 1939, à Paris, ces trois dernières années, et aussi sur bien des stades d'Europe, alors qu'il portait le maillot bleu, frappé du coq gaulois, la coqueluche des spectateurs. Son contrôle de la balle exceptionnel, sa détente, son jeu de tête, la clairvoyance de ses passes, son art inné de la feinte et du

dribble, ont fait de lui un footballeur hors série.

Avec Nyers à ses côtés, Ben Barek a formé pendant deux saisons l'aile gauche la plus forte qui soit dans un club français et s'est avéré le joueur

si bien devant une équipe tricolore, où figurent Da Rui, Jasseron, Courtois et Beck, que Marseille s'attache ses services et, l'an 1938, le fait débiter sous le maillot blanc.

A Casablanca, Larbi jouait



de couleur le plus complet que l'Afrique du Nord ait fourni à la Métropole.

Né à Casablanca le 15 juin 1917, Larbi, qui eut Marcel Cerdan comme ami d'enfance et Didi comme coéquipier, joua très jeune au football. L'U. S. A., le F. C. Ouatan, l'Idéal, puis l'U. S. M. le virent tour à tour porter leurs couleurs.

Sélectionné du Maroc, il joue

demi centre ou inter. Là, il débute d'abord comme avant centre. En dépit du nombre de buts qu'il réalise avec son aisance coutumière, c'est bien au poste d'inter qu'il s'adaptera le mieux. Les portes de la sélection nationale s'ouvrent bientôt à lui et voilà notre Larbi sacré grande vedette.

Cinq années d'interruption au cours desquelles il retourne au

pays natal. Puis cette seconde carrière au Stade Français, qui l'amène au summum de sa forme et fait de lui l'une des vedettes internationales de l'après-guerre.

Trois années durant, Ben Barek sera, dans le « onze » parisien, « l'homme à abattre ». Mais que peuvent contre lui les marquages les plus étroits ?

Depuis le 4 décembre 1938, date à laquelle il a fait ses débuts à Naples sous l'équipement tricolore, Larbi a rencontré la Pologne, la Hongrie, la Belgique, redébuté six ans plus tard, en décembre 1945, à Vienne, joué à Bruxelles, à Lisbonne, à Prague. Mais sans doute le match qu'il préfère fut celui qu'il disputa, le 7 avril 1946, à Colombes, contre les Tchèques et au cours duquel, par ses feintes et ses dribbles, il médusa ses adversaires et connut du public parisien la plus folle des ovations.

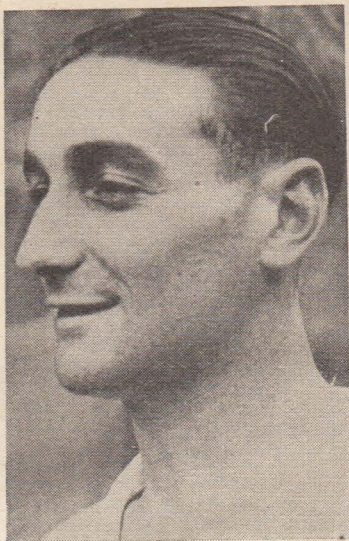
PAUL BERSOUILLE. — Il eut pour professeur Bonnardel, ce qui est une vraie référence. Né le 1^{er} juin 1918 à Arcueil, équipier des « Généraux », du C.A.P., du Red Star, d'Angers, enfin de Nice, Bersouille, qui fut dix-huit fois sélectionné par l'équipe de Paris et commandait le « onze » de la capitale qui s'est couvert de gloire en décembre 1946, à Lisbonne, a gagné la Coupe de France avec le Red Star en 1942.

JULES BIGOT

Footballeur précoce et qui dure, voici Bigot. A croire que les ans sont légers à ses épaules de Flamand volontaire, dur à la peine et agressif parfois, jus-

qu'à la hargne. Né à Bully le 22 octobre 1915, c'est évidemment à l'Étoile sportive, cette *nursery* fameuse, et en compagnie de François Bourbotte, qu'il a fait ses premiers pas.

De Bully à Lille, route connue



des footballeurs en puissance de notoriété, il n'y a qu'un pas. Dès 1933, Bigot est Lillois : « Dogue » bien entendu. En 1948, il l'est encore. Quinze ans de fidélité au même club, si l'on excepte son passage à Saint-Étienne en 1942, voilà qui dépeint ce joueur aux deux carrières.

Il est d'abord attaquant, centre avant surtout. Son mordant et son shoot en font un redoutable « goal getter ». A quatre reprises, on le trouve dans l'équipe de France.

Sa deuxième carrière, c'est après la Libération qu'il l'effectue, alors qu'on ne compte plus sur lui. Il a reculé d'une ligne. Là, sans rien perdre de son esprit offensif, il se révèle défenseur précieux et infatigable. Il est de l'épopée lilloise : doublé Coupe et Championnat en 1946; après quoi, sous son capitanat, l'apothéose de Colombes se renouvelle les deux saisons suivantes. A son nouveau poste, deux sélections enrichissent encore son palmarès international.

RENÉ BIHEL

René Bihel, né le 2 septembre 1916, à Montivilliers (Seine-Inférieure), aura mené sa carrière sportive en bon Normand qu'est-ce solide athlète, équilibré, aussi bien physiquement que moralement, à l'obstination raisonnée.

On passe sur ses débuts à l'U. S. Tréfileries du Havre et à Quevilly. Il n'était que promesses. C'est à Valenciennes, puis à Fives, qu'elles allaient se dessiner, au Havre prendre corps, enfin à Lille se justifier pleinement. Pendant quatre saisons, de 1942 à 1946, il est, au centre de l'attaque des « Dogues », le puncheur rêvé, puissant, mobile, inspiré et plein d'ambition. Champion de France et vainqueur de coupe en 1946, six fois l'équipe nationale a recours à ses services.

Lille ne peut conserver son maître-shooteur, qui retourne au Havre. Là, il ne reste qu'une saison, tant les offres marseillaises sont intéressantes. Le

voilà à nouveau reparti sur la route des grands succès. Champion de France 1947-1948, avec les Sudistes, forme retrouvée, Bihel, s'il a perdu un peu de son efficacité — à Lille toute l'équipe jouait pour lui, — est devenu stratège et sait mettre en valeur ses voisins.

ÉMILE BONGIORNI. — L'Athlète! Grand, puissant, tout en muscles, de surcroît terriblement rapide, cette force de la nature qu'est Émile Bongiorno constitue physiquement le type même de l'avant centre moderne. Il ne serait jamais venu à l'esprit de le discuter si, sous l'angle technique, ce lutteur qui possède un dribble court et un shoot terrible n'était tributaire de sa réussite. Il n'en reste pas moins un leader d'attaque de qualité rare. Né à Boulogne-Billancourt le 19 mars 1921, formé au C. A. Paris, c'est dans le lot plus relevé du Racing qu'il atteignit la plénitude de ses moyens. Vainqueur de coupe, cinq fois international, Bongiorno, enfant gâté de la balle, maintenant vedette du Torino, est le Drake du football français.

PHILIPPE BONNARDEL

L'un de ces jeunes qui, au lendemain de l'autre guerre, avec Nicolas, Dewaquez, Boyer et C^{ie} furent les vedettes du football national. Pierre Bonnardel avait vingt ans lorsqu'il fit ses débuts à Rouen, sous le maillot international, contre l'Angleterre, et pendant dix bonnes années il fut l'un de nos demis les plus complets par la clairvoyance de son jeu, la sûreté de ses passes.

Né le 28 juillet 1899, à Paris,

équipier de Joinville, de l'Amicale, du Gallia, du Red Star, avec lequel il gagna la coupe, trois fois de suite; de Quevilly, avec lequel il fut finaliste, des Sports généraux, enfin, où il termina sa carrière, Bonnardel était de la fameuse équipe qui, pour la première fois, battit l'Angleterre. Et c'est peut-être le plus beau match de sa carrière qu'il a joué, ce jour-là, au Stade Pershing.

Bien que les ans aient passé, il continue à pratiquer d'une façon régulière avec Darques, Hughes, Lechanteux, et tant d'autres, qui ne veulent pas désarmer.

Un footballeur exemplaire.

FRANÇOIS BOURBOTTE

C'est au cœur du bassin minier d'Artois, à Loisons-sous-Lens, le 24 février 1913, que François Bourbotte naquit. On s'explique mieux pourquoi il devait, beaucoup plus tard, apporter à l'accomplissement de son métier de footballeur l'opiniâtreté qui caractérise ceux qui ont grandi dans ce rude pays.

Collégien à Arras, Bourbotte opérait à l'E. S. de Bully, cette « nursery » d'où sortirent tant de footballeurs en renom, depuis Bigot, Défossé, Povolny et dont Strappe est la dernière création. Sous la férule de Maurice Lefèvre, le grand François — il avait poussé comme une asperge — progressa à pas de géant. Avec les jeunes « Lièvres », il fut sacré Champion de France juniors 1932 en ouverture de France - Écosse à Colombes même. Premières gloires et

ovations de grande foule... Il était mûr pour jouer dans l'équipe fanion et suivre sa voie. Avec l'avènement du professionnalisme, Fives l'adopta en 1933.

Bourbotte, footballeur angu-



leux, tout en os, et taillé à coups de serpe, à la manière des pros britanniques, s'identifiait pleinement au groupement banlieusard lillois. Il était dans la note de cette formation de défenseurs mastodontes, avec Cernicky, Gonzalès, Séfelin et Méresse. Complet malgré sa raideur, insensible aux chocs et impersonnel au possible, le demi nordiste collaborait non seulement à la défense, préparait les

offensives, mais épaulait ses avants. Il ne faisait pas bon l'avoir pour adversaire, et le grand Bastin, lui-même, étoile de cette équipe anglaise de première force qui officia contre la France en 1938, n'eut pas la partie belle. Pas plus d'ailleurs que tous ses rivaux internationaux qui, en dix-huit autres circonstances, de 1937 à 1942, trouvèrent le Fivois sur leur chemin.

La fusion des deux grands clubs de la capitale des Flandres permit à Bourbotte de réaliser totalement son rêve et d'ajouter à sa couronne deux fleurons précieux : Champion de France et vainqueur de Coupe, ce magnifique doublé réalisé en 1946 et qu'à titre de capitaine il orchestra. Dès lors, satisfait, désireux aussi d'assurer définitivement son avenir, Bourbotte reentra dans le rang.

JEAN BOYER

Le 5 mai 1921 — cent ans jour pour jour après la mort de Napoléon — la France battait pour la première fois l'Angleterre en football, par 2 buts à 1. Le but vainqueur était marqué par un jeune footballeur de vingt ans, qui fêtait d'une manière sensationnelle sa première sélection en équipe nationale : Jean Boyer.

Il jouait alors intérieur, à côté de Paul Nicolas, mais c'est comme centre avant que Boyer réussit ses meilleures performances et laissa un grand nom dans le football.

A dix-huit ans, il avait déjà

remporté la Coupe de France avec la Générale (1919). A l'Olympique de Marseille, où il se fixa après un séjour à la V. G. A. du Médoc, ce Parisien (né à Vitry-sur-Seine en février 1901), la gagna à nouveau trois fois en quatre ans (1924, 1926 et 1927), disputa onze rencontres internationales et participa en 1924 aux Jeux Olympiques de Paris.

Athlète lourd et puissant (1^m,74 pour 80 kilos), bon technicien et redoutable shooteur, Jean Boyer était à la fois une force de la nature et un très fin footballeur. Sa présence dans les 18 mètres constituait un danger permanent pour une défense.

Au temps des Devaquez, Crut et Gallay, il fut le roi de Marseille. Mais les dirigeants de l'O. M. ne lui ont pas pardonné son mauvais caractère, car c'était une forte tête.

On le vit bien à Paris, en 1927, le jour du match France-Espagne... Jean Boyer, qui avait été appelé à renforcer le meilleur club de Barcelone, mais ne resta que quelques semaines en Espagne, avait gardé de ce court voyage une rancune — à coup sûr irraisonnée puisqu'il jouait dans le même club — contre Zamora.

Il n'aimait pas le goal n° 1 de toutes les Espagnes, qu'il appelait le « toréador raté ». Il le lui fit bien voir lors de ce match international de Colombes. Zamora pare une balle haute dans son style si particulier..., mais, avant qu'il ait retouché terre, Boyer surgissait entre les deux arrières et

expédiait au fond des filets la balle et l'idole ibérique.

GABY BRAUN. — Il n'a manqué, en somme, qu'un peu de vitesse à Braun pour être, de façon continue, le demi centre policeman de l'équipe de France. Un footballeur d'une rare qualité, qui fit ses premières armes à Metz — il naquit à Montigny le 26 mars 1921 — joua au Red Star pendant l'occupation et, à ce titre, gagna la Coupe, fut international 1945 contre la Belgique Braun opère maintenant à Besançon.

JUSTE BROUZES. — N'avait été la guerre de 1914-1918, Brouzes eut sans doute porté souventes fois le maillot tricolore. Songez qu'à moins de vingt ans, il l'avait déjà endossé pour aller rencontrer la Hongrie à Budapest. Quatorze ans plus tard, pourtant, on le voyait encore faire à ses voisins des passes exactes, malgré la présence, dans le camp opposé, des meilleurs footballeurs d'Angleterre, du Portugal, de Tchécoslovaquie et d'Italie. Ce maître footballeur a gagné trois fois la Coupe avec le Red Star. Et lorsqu'il participa au troisième succès, il avait trente-quatre ans.

MICHEL BRUSSEAU. — La guerre, au cours de laquelle il resta cinq ans prisonnier, aura fait à la carrière de Michel Brusseau un sérieux tort. Plus sûrement encore qu'un caractère pimenté... Né à Sidi-Bel-Abbès le 10 mars 1913, ce remarquable manieur de balles, au shoot précis et violent, à la démarche arquée, débarque, venant d'Oran à Nice, en 1936. Puis Sète l'adopte. Sans la tourmente, à l'école des « Dauphins », la vie eût été belle. International en 1938 contre l'Angleterre et retenu pour la Coupe du Monde, le départ était excellent. Au retour de son stalag, forme retrouvée, c'est à Saint-Étienne qu'il officie, puis à Nancy. Dans le club amateur héraultais de

Lodève, où il est maintenant joueur-entraîneur, va-t-il se stabiliser ?

FERNAND CANELLE. — Qui peut prétendre aujourd'hui avoir été Champion de France de football en 1896 ? Peu de joueurs assurément. Jeunes qui n'avez pas noté Fernand Canelle sur vos tablettes, ne l'oubliez pas : ce fut un grand footballeur, le cerveau du Club Français et de l'équipe de France pendant de nombreuses années. Son nom serait maintenant sur toutes les bouches s'il avait vécu quarante ans plus tard. Né le 2 janvier 1882, il est toujours resté fidèle aux couleurs rose et noire qu'il porta jusqu'en 1922. Il a gagné, au début du siècle, tous les titres qu'on pouvait alors décrocher. Et, s'il ne porta que huit fois le maillot tricolore, c'est qu'à son époque les matches internationaux étaient rares.

JACQUES CANTHELOU. — Normand de naissance, de carrière, de cœur, Canthelou, né le 29 mars 1904, n'a eu qu'un club : le F.-C. Rouen.

Arrière au jeu clairvoyant, footballeur à l'action simple, aisée, intelligente et combien efficace, Canthelou, participa aux Jeux Olympiques de Paris et d'Anvers et fut neuf fois international.

ROGER CARRE. — Un vrai gars du Nord de physique, de tempérament, d'esprit. Né à Roubaix le 14 janvier 1921, il n'a connu que le Racing comme club amateur, Lille comme Club « pro ». Trois fois gagnant de la Coupe de France, Champion 1946 avec les « Dogues », Carré a porté huit fois les couleurs de la Ligue du Nord et, à quatre reprises, le maillot tricolore dans les équipes B et A de France. Il continue.

AUGUSTIN CHANTREL. — Le péripère de Chantrel a commencé au P. U. C. et s'y termine. Entre temps, ce footballeur-né à opéré au Red Star, aux Sports Généraux

et à Amiens. Quinze fois international au poste d'inter ou demi aile, six fois sélectionné — ce n'était pas des matches officiels, mais il y eut quand même Brésil-France dans le nombre — participant des Jeux Olympiques à Amsterdam et de la Coupe du Monde à Montevideo, vainqueur de la Coupe de France en 1928 avec le club à l'étoile rouge.

PIERRE CHAYRIGUES

Le plus célèbre de nos gardiens de but. Et, pour bien des sportifs arrivés aujourd'hui à l'âge mûr, une manière de héros de légende. Songez qu'il a régné près de trois lustres durant sur les stades de France et que — s'il n'y avait pas eu la guerre de 1914-1918 — le nombre de ses sélections dans l'équipe nationale, qui est de 22, aurait vraisemblablement été doublé.

Pierrot avait tout pour lui : non seulement le coup d'œil, l'adresse, la souplesse, mais aussi la puissance. Dans ses mains, la balle semblait un jouet minuscule. D'un geste, il en coupait la trajectoire, s'en emparait, s'en jouait. Il y avait tellement d'inspiration chez ce footballeur-né que, simplement par ses dons, il s'est égalé en se jouant aux meilleurs « keepers » britanniques. On bloquait peu la balle avant lui, on la renvoyait directement. Il la bloquait. On ne plongeait pas. Il a plongé. Il a été, sous toutes ses formes, la défense.

Né en 1892, dès l'âge de onze ans, il formait avec les Letailleur, Triboulet, futurs internationaux eux aussi, une redoutable équipe dont le terrain

familier était la place de l'Église de Levallois. C'est à l'U. S. A. Clichy, chez les « rats », qu'il démontra sa classe. Et, tout naturellement, il devint le goalkeeper du Red Star, la grande



équipe de la banlieue nord, qu'il ne quitta désormais plus et où il devint le plus populaire des joueurs français. Il faut admettre aussi que ses parades étaient parfois invraisemblables et tenaient du prodige. A telle enseigne que le fameux club professionnel londonien Tottenham Hotspur voulut s'attacher ses services. S'il n'avait dû alors partir pour le régiment, c'est vraisemblablement en Angle-

terre que sa carrière se serait poursuivie.

Après la guerre, gravement blessé, lors des Jeux Interalliés, Pierrot devint un joueur à éclipses ; il n'en permit pas moins à son club de gagner trois fois de suite la Coupe. Lors de la première victoire, en 1921, sa présence fut décisive, puisque Chayrigues se paya le luxe d'arrêter un penalty shooté par Devaquez.

Zamora, Planicka, Hiden, Sécheyave, Swift sont parmi les plus célèbres gardiens de but que l'Europe ait connus. Leurs noms ne sont pas plus grands que celui de Chayrigues.

ANDRÉ CHEUVA. — « Le jour le plus ensoleillé de ma carrière, c'est sûrement celui où j'ai joué pour la première fois dans l'équipe première de Fives, avec mon frère — qui avait été mon éducateur — et Louis Henno, qui préside aujourd'hui l'équipe lilloise, trois fois de suite gagnante de la Coupe de France, et dont je suis maintenant l'entraîneur. »

Inutile d'ajouter à cela que Cheuva est un Nordiste 100 p. 100 et qu'il a fait toute sa carrière dans sa contrée natale.

Né à Hellemmes le 30 mai 1908, sélectionné du Nord et de l'armée, sept fois porteur de l'équipement tricolore, de 1929 à 1935, au poste d'inter où il excellait, Cheuva continue à se dévouer au ballon rond. Et, ma foi, c'est une chose qui ne réussit pas trop mal au grand club des Flandres.

LOUIS CLER. — La plus pure figure du football cannois. Né à Saint-Raphaël le 30 décembre 1905, « Petit Cler » — 1^m, 62 pour 62 kilos — n'a fait qu'une courte infidélité à son club de toujours : une saison avant la guerre, il émigra au Fort

Carré, tout juste à quelques enca-blures de la Croisette... L'ex-élève de l'Écossais Aitkens, demi au moral du tonnerre et à la correction exemplaire, a éprouvé la plus belle joie de sa vie en gagnant d'une tête magistrale la Coupe de France 1932. Finaliste du Championnat national en 1933 et international B, de multiples sélections sudistes jalonnent sa carrière.

MAURICE COTTENET. — Son plus beau titre de gloire, c'est, sans doute, d'avoir gardé les buts de l'équipe qui, en 1921, battit pour la première fois l'Angleterre. Il succéda à Chayrigues, il précéda Thépot. C'est un homme d'esprit. Lors de certaines défaites mémorables, auxquelles il ne pouvait rien, comme on lui demandait s'il était impressionné par le nombre de buts marqués, il répondait, mi-figue, mi-raisin : « Du tout, du tout, j'ai un carnet, je tiens compte des buts, et, quand c'est marqué, je l'oublie. » Né à Paris le 11 février 1895, Cottenet, qui débuta à Jeanne-d'Arc Sport, connut la notoriété au Raincy, devint vedette à l'Olympique, puis passa à Cannes, enfin à Alger. Il est aujourd'hui un entraîneur de haute qualité. Dix-huit fois international, il est surtout fier aujourd'hui d'avoir découvert à Alger des footballeurs de classe qu'il stylya, et, lorsqu'on songe que Couard, Ben Bouali et Jasseron sont du nombre, on comprend sa joie.

ROGER COURTOIS

Un petit bonhomme trapu à la mine douce, qui ne semble pas devoir supporter les coups, ni sauter, ni courir. Tel se présente Roger Courtois, le bien nommé. Sochaux qu'il personnifie presque au même titre que le fit Mat-

tier, ne jure plus encore que par lui.

Né à Genève, de parents français, le 30 mai 1912, c'est à Urania, sous la tutelle de Conrad Ross, que son talent



commença de s'épanouir, avant qu'il trouve toute son expression au F.-C. Sochaux dès 1933. Là, Courtois se révéla tout de suite un redoutable finisseur des actions conçues et créées par ses voisins : Duhart, Abbeglen ou Bradac, grands stratèges.

Cela, c'est la première phase d'une carrière splendide, sanctionnée par le titre de champion en 1935 et 1938, la Coupe en 1937, 22 sélections dans le « onze » national et même la participation au match Europe de l'Ouest-Europe Centrale en 1937.

Fait prisonnier en 1940, Cour-

tois, libéré pour maladie, gagne la Suisse, havre de paix. Lausanne-Sport lui ouvre ses bras. Avec lui, il sera champion et enlèvera la Coupe avant de retourner à Sochaux, dès la Libération.

A trente-sept ans, il reste un des derniers représentants de l'élite d'avant-guerre. Il n'entend pas désarmer avant d'avoir glané quelques retentissants succès. Déjà, la saison passée, on le revit sous l'équipement tricolore. Mais le jeu du Sochalien a mué. Le finisseur a fait place au préparateur dans le onze « bouton-d'or », qui lui doit d'avoir regagné sa place dans l'élite; c'est lui qui crée les occasions et fait marquer ses voisins. Son jeu est fait de clairovoyance et de réflexion.

ÉDOUARD CRUT

Possible que Crut ait été considéré comme un Méridional, car il avait le cheveu noir et le teint bronzé, mais c'est pourtant dans la banlieue parisienne qu'il connut ses premiers succès, et c'est vraiment en Suisse, à l'Urania de Genève, qu'il assimila ses premières leçons de football. Un inter du genre artiste, qui oubliait peut-être trop souvent de se replier pour faire masse lorsque son camp était attaqué, mais qui faisait à son ailier — et Gallay en profita souvent — des passes d'une précision rare et possédait un shoot d'une puissance exceptionnelle.

A voir cet athlète fluët d'allure et moyen de taille on ne s'en doutait guère. Crut avait

le don. Il bottait les pénalties en se jouant et sans prendre le moindre élan. Il mit à son actif des buts imparables, réalisés à 30 mètres et plus. C'est peut-être le shooteur le plus complet qu'on ait jamais vu sur les stades de France.

ANTOINE CUISSARD

Sa grand'mère avait fondé la « Marie Sportive », qui devait devenir, plus tard, le F. C. de Lorient, réservée au personnel de son entreprise de mareyage et dans laquelle — note pittoresque mais combien représentative de l'esprit familial — c'était une fille de la fondatrice qui complétait, à l'aile droite de l'équipe football, un effectif insuffisant. Bien entendu, dès que Tatave fut en âge de jouer, avec pour premier éducateur son oncle, M. Nioche, le choix du club ne se posa pas.

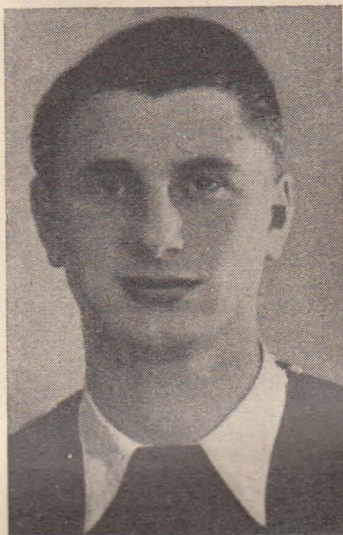
A Lorient, Cuissard resta jusqu'à 1944. Il gagna ensuite l'A. S. Saint-Étienne. La destinée est curieuse : c'est précisément dans la ville noire forézienne qu'il était né, le 19 juillet 1924, et d'où ses parents partirent un an plus tard.

L'ascension de Cuissard relève du prodigieux. Attaquant de qualité, il ne tarda pas à s'imposer. Un jour, essayé comme policeman, il fut si brillant que la place lui resta. Elle devait le mener d'un jet à la grande notoriété.

En quelques mois, il accédait à l'équipe de France, s'avérait dès la saison 1945-1946 le successeur indiscutable de Jordan, après avoir apporté des preuves

de plus en plus convaincantes de sa valeur, successivement devant la Tchécoslovaquie, le Portugal, l'Autriche et enfin l'Angleterre, vaincue comme devait l'être Lawton, son redoutable adversaire direct...

Parce qu'il bénéficiait de la qualité d'amateur et regagna



Lorient, on le crut perdu pour le onze tricolore. Gaston Barreau lui fit tout de même confiance. Demi aile avec Prouff, le tandem breton brilla de mille feux. Cinq sélections s'ajoutèrent au palmarès de la vedette retrouvée.

Cuissard aimait trop le football pour négliger les magnifiques possibilités morales et matérielles qu'il lui offrait. Un contrat en bonne et due forme le lie au Club stéphanois, et l'équipe

de France, dans laquelle il compte désormais quatorze sélections, a conservé un de ses plus brillants exécutants.

Grand, magnifique athlète harmonieusement proportionné, doué d'une vitesse de course et d'une détente remarquables, intelligence toujours en éveil, son sens de l'anticipation n'a pas d'égal sur le terrain, où il se conduit en gentleman. Cuissard, être timide, éduqué et sérieux, d'humeur toujours égale et charmante, adore la vie de famille. Marié et père de deux beaux enfants, ce chef de file de la nouvelle génération du football français est un homme heureux.

GEORGES DARD. — Authentique produit du football marseillais, né sur la Canebière le 28 juin 1918, ayant eu pour premier éducateur son père, l'ex-président de l'Olympique, Georges Dard ne saurait laisser indifférent. Critiqué ou porté au pinacle — dans l'antique Phocée, les passions vont vite, — cet athlétique ailier solidement musclé, à la course rectiligne et rapide, aux tirs violents, est en fait un grand timide aux moyens exceptionnels. Vainqueur de la Coupe et du Championnat, deux fois international amateur, trois fois international A, ce n'est pas d'un *has been* que les Sévillans ont hérité puisque, après Ben Barek et Domingo, il a gagné le pays des bronzes.

JULIEN DA RUI

Entre deux pénalités arrêtés, Julien Da Rui, notre actuel portier national n° 1, sans doute le meilleur après Chayrigues dans la lignée des concierges du

football, peut mesurer le chemin parcouru. L'un se situe lorsqu'il effectuait ses premiers arrêts, à douze ans, avec les juniors d'Audun-le-Tiche en visite à Esch-sur-Alzette, au delà



de la frontière luxembourgeoise. L'autre, c'est à l'apogée de sa gloire, dix-sept ans après, en mai 1945, à Wembley — ce temple anglais du sport, — qu'il le mettait à son actif, stoppant un tir meurtrier et permettant au onze tricolore de réaliser le match nul, meilleure performance obtenue outre-Manche par une sélection continentale.

Né à Oberkorn (Luxembourg) le 16 février 1916, Da Rui, dont l'ascendance méridionale se respire dans tous ses gestes, malgré sa petite taille, était voué à devenir un grand gardien. Adresse, détente, souplesse, coup d'œil, autant d'atouts qui le prédisposaient à réussir. Sa notoriété prit corps en même temps que Charleville, son second club, poursuivit en 1936 une merveilleuse aventure de Coupe. Il ne fallut rien moins que le Racing de Paris et sa grande équipe pour briser à l'ultime jour de la finale l'impressionnante série des succès caropolitains. Par un tout petit but seulement, tant le « Tarzan » ardennais avait accompli d'exploits.

Lille l'accueillit, puis le Red Star fut son club de refuge après la tourmente, avant qu'il regagne la capitale des Flandres, quittée ensuite au profit de Roubaix. Avec le Red Star, il gagna la Coupe ; avec Roubaix, il fut Champion de France, et vingt-trois sélections — dont dix-huit depuis la Libération sur vingt matches joués, et c'est le record — ornent un palmarès international qui eût été autrement marquant sans la guerre. On ne peut également passer sous silence sa présence, en 1947, au sein du « onze » européen qui affronta, à Glasgow, la sélection de Grande-Bretagne. Pour si lourde qu'ait pu paraître la succession de Di Lorto, obligé d'abandonner les compétitions, dès 1939, Da Rui s'en montrait digne.

A trente-trois ans, le plus offensif de nos portiers, tant son

anticipation est vive, sa collaboration au jeu de l'équipe totale, ses dégagements précis et tendus, ce maître après Dieu de sa surface pense à l'avenir. Clef de la légion roubaisienne rajeunie, entraîneur en semaine du club belge de Courtrai, Julien voit à l'horizon se profiler la prochaine Coupe du Monde : le chemin de Rio et sa dernière ambition de champion...

PIERRE DANZELLE. — Sétosis bon teint, né le 2 novembre 1919, authentique création des « Dauphins », à qui il a été fidèle jusqu'à cette saison depuis 1935, sur le terrain co-équipier et voisin de Koranyi, avec qui il se confondait : même physique, même tête aux cheveux blonds bouclés et cœur égal à la tâche. Intérieur de qualité, à la technique affirmée, Danzelle, Nimois maintenant, a délaissé l'enseignement — il était instituteur — pour se consacrer à sa passion sportive. International B, remplaçant du Onze National n° 1, Champion en 1939, major du stage des entraîneurs fédéraux 1947, commerçant en articles de sport, il s'intéresse à tout, mais cultive, au premier chef, l'amitié.

RENÉ DEDIEU. — Venir au monde à Sète le 27 août 1899 et se trouver, à l'âge des premiers shoots, entre les mains de Victor Gibson, tel fut le lot de René Dedieu. Autant dire qu'il était voué au football pour sa vie. De 1914 à 1933 — durée de sa carrière active, — fidèle à son Languedoc, trois clubs se sont inégalement partagés ses services : Sète, Nîmes et Montpellier. Tous trois avec un égal bonheur, tant l'homme avait la qualité. A son tableau personnel, le recordman des sélections sudistes de 1920 à 1932 compte plusieurs finales de coupe, en dehors de celle gagnée avec Montpellier, et six

« capes » nationales. L'entraîneur vaut le joueur. Il débuta dans la carrière encore à Sète en coup d'éclat, avec le fameux doublé Coupe et Championnat de 1934.

ROBERT DÉFOSSÉ. — « Ch' t'imi » du pays noir puisque né à Calonne-Liévin (Pas-de-Calais) le 19 juin 1909, il connaît la mine et ses traîtrises. Il débuta à l'E. S. de Bully en 1924. Vous connaissez l'antienne : comme Bourbotte et Bigot, la grand'route de Lille le tenta : il fut « Dogue ». C'est ainsi qu'il s'imposa. Ce gardien de but nerveux, pas toujours très orthodoxe, mais aux qualités naturelles réelles, un nombre incalculable de fois sélectionné du Nord, Champion de France en 1933, défendit à neuf reprises la cage tricolore.

EDMOND DELFOUR

J'entends encore Hugo Meisl, ce parfait connaisseur du football, me dire dans le creux de l'oreille : « Vous avez un très grand joueur dans l'équipe de France. C'est Delfour. Je le prends séance tenante dans mon Wunderteam. » C'était au soir du fameux match de Turin, lors de la Coupe du Monde de 1934, où il s'en était fallu d'un cheveu que la fameuse équipe d'Autriche, Sindelar en tête,

n'échoue à Turin devant le onze tricolore. Delfour avait alors moins de vingt-sept ans — il naquit le 1^{er} novembre 1907 à Ris-Orangis — et, dans la pleine possession de ses moyens physiques, il venait de réaliser l'un des plus grands matches de sa carrière.

Des demis aile, des manieurs de balle comme lui, le football français n'en a pas compté de nombreux. Ayant fait son apprentissage comme inter, Delfour avait le sens de l'attaque, l'idée de l'ouverture à faire, un merveilleux contrôle du ballon et un souffle inépuisable. C'est Jimmy Hogan qui avait été son meilleur éducateur, on s'en est aperçu longtemps.

Équipier de Viry-Châtillon,



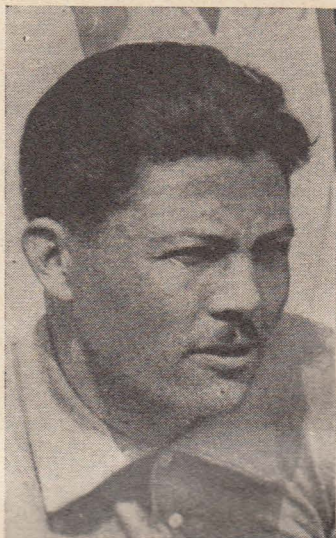
de Draveil, de Juvisy, du Stade Français, du Racing, où il connut sa plus longue période de gloire, de 1929 à 1937, du Racing de Roubaix, de Rouen, entraîneur du Red Star, puis aujourd'hui de La Gantoise, ce banlieusard parisien, qui n'a jamais oublié ses origines, aligne un palmarès impressionnant.

Il a été champion de tout : de Paris et de France. Il a gagné la Coupe. Il détient le record de la sélection pour la capitale. Il a participé aux trois Coupes du Monde disputées jusqu'à aujourd'hui : Uruguay, Italie et France. Il a été quarante et une fois international. Il a participé, il y a onze ans, à Amsterdam, au match des deux Europes, qui précéda la rencontre Angleterre-Continent. Et il continue à former de bons footballeurs. Une carrière exemplaire !

HENRI DELMER. — A l'exemple de Bonnardel, qui fut pour lui le type du demi-impersonnel dont on parle peu dans les comptes rendus, mais qui joue le rôle le plus éminent dans les succès de son équipe, puisque, sans lui, la défense est mal assurée, et les attaques ne partent pas, Delmer a vu le jour à Villejuif le 15 février 1907. C'est au S. O. Est qu'il s'est révélé, après quoi, Mulhouse, Amiens; puis, lorsque le professionnalisme fut fondé, Excelsior et le Red Star furent ses clubs successifs. Il portait encore, ses saisons dernières, les couleurs de Charenton. Maintes fois sélectionné dans les équipes de Paris et du Nord, Delmer a porté quatre fois les couleurs nationales de 1930 à 1934, en particulier lors de la première Coupe du Monde à Montevideo et a gagné la Coupe de France en 1933 avec Excelsior.

JULES DEVAQUEZ

Ailier complet. Celui que tous les arrières du Continent et même d'Angleterre redoutaient le plus pour sa rapidité d'action, son dribble court, son stupéfiant jeu de tête et aussi la puissance



de son shoot. Devaquez n'aurait peut-être pas été capable d'établir le record du Monde du 100 mètres en athlétisme, mais, pour ce qui est du démarrage et des 20 premiers mètres de course, qui aurait pu songer à le battre ? Bien campé sur ses jambes (70 kilos, 1^m,69 de taille), Devaquez était, en effet, pour ses adversaires, une véritable terreur. A lui de retourner une situation compromise, de s'imposer par ses extraordinaires qualités de tête et de muscles,

de marquer — vingt ans avant qu'on appelle « avant de pointe » un ailier droit — but sur but.

Né le 9 mars 1899, à Paris, équipier de Saint-Denis, de l'Olympique de Paris, avec qui il gagna la première Coupe Charles Simon, de l'Olympique de Marseille, où il connut de 1924 à 1929 sa plus longue période de gloire et gagna la Coupe de France deux fois consécutives, en 1926 et 1927, de l'O. G. C. Nice enfin, où il termina, en 1930, sa carrière de joueur actif. Devaquez est sans doute l'ailier droit le plus complet que le football français ait produit.

On l'a vu participer trois fois aux Jeux Olympiques, à Anvers à Paris et à Amsterdam. Il a porté quarante et une fois les couleurs tricolores. Chef du service commercial des usines Renault à Saint-Étienne, entraîneur du Lyon O. U., Devaquez, qui, en dehors du ballon rond, s'intéresse passionnément à l'automobile et à la musique, a connu à la fin de l'occupation sa plus grande douleur : son fils aîné n'est pas rentré d'Allemagne, où il avait été déporté.

Sa consolation, c'est que son deuxième fils, qui lui ressemble d'une manière étonnante, soit devenu l'ailier droit des « Soyeux » et promette de marcher sur les traces glorieuses de son créateur.

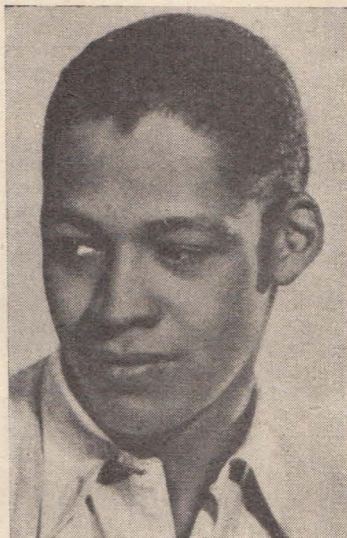
ÉMILIEN DEVIC (1888-1944).

— Neuf fois international de football avant et après la guerre de 1914, Émilien Devic tour à tour demi-aile et demi-centre, puis intérieur droit du C. A. P. d'abord, du Racing en fin de carrière, a laissé le souvenir d'un remarquable athlète.

Sérieusement blessé aux Éparges, il n'en portait pas moins encore le maillot tricolore en 1921, devant l'Italie; en 1923 devant l'Irlande. Il a été fusillé à Pacy-sur-Eure par l'occupant. Et cette fin grandit encore la carrière de ce bel athlète passionné d'effort.

RAOUL DIAGNE

A certaine époque, c'était déchoir que d'être professionnel de football. Lorsque Raoul



Diagne, fils de parlementaire et de ministre, signa son contrat, la « gentry » politique poussa de hauts cris... Quand, en 1932, furent constituées les équipes de métier, Diagne jouait depuis six ans au Racing. Bien que né à Saint-Laurent-du-Maroni, en Guyane, le 10 no-

vembre 1910, il était racing-man jusqu'au bout des ongles.

Après la débâcle, force lui fut de rester en zone sud. Toulouse, Annecy l'accueillirent. On le vit encore opérer, comme amateur, sous les couleurs de l'International F.-C. de Nice, avant qu'il regagne Dakar. Mais, sa vraie carrière, c'est à Paris qu'il l'avait faite.

Craint sur la pelouse par tous les attaquants, il n'en demeurait pas moins le plus charmant et correct joueur du monde, à qui les succès sourirent : Champion de France, trois fois gagnant de la Coupe ; à dix-huit reprises l'équipe, de France le compta parmi les siens.

Homme du football, il le reste. Secrétaire général de la Ligue de l'A. O. F., capitaine de l'U. S. Gorée, car il joue toujours, sélectionneur aussi sur un territoire immense de l'Afrique noire — certains de ses hommes se situent à 4 000 kilomètres de Dakar, — il prépare son équipe pour le tournoi de l'Union française, qui tôt ou tard verra le jour. Puisse-t-il nous révéler de nouveaux Ben Barek !...

LAURENT DI LORTO

Pour tous les passionnés de football, Laurent Di Lorto restera le « portier miraculeux ». Son match contre la fameuse « Squadra azzurra », le 5 décembre 1937, fut absolument sensationnel. A lui seul, ce jour-là, l'ultime rempart de l'équipe de France parvint, malgré les incessants assauts de l'adversaire, à conserver ses filets vierges.

Entré vivant dans la légende sportive, Di Lorto avait bien mérité du football français !



Né aux Martigues — la Venise provençale — le 1^{er} janvier 1909, où il effectua ses premiers arrêts, Di Lorto adhéra à l'Olympique de Marseille en 1930. Rien n'était plus naturel. Dietrich, l'entraîneur phocéen,

tira magnifiquement parti des qualités du « martigaou » et les mit en exergue. Par la suite, Di Lorto, transféré au F.-C. Sochaux, trouva en Conrad Ross le maître qui le polit. Malheureusement, une santé déficiente l'obligea à abandonner dès 1940 la pratique du football, à l'apogée de sa carrière.

Deux fois vainqueur de la Coupe — avec Marseille, en 1935, et Sochaux, en 1937, — Di Lorto a été douze fois international, de 1936 à 1938.

MARCEL DOMERGUE

On n'a connu qu'à de rares exception footballeur aussi racé. Long, mince, sous ses boucles blondes, semblant souvent absent du débat, mais intervenant toujours à bon escient, souple, habile, ayant le sens du jeu et la science de la passe exacte, Marcel Domergue a fait les beaux jours des Sports Généraux, des Dauphins Sétois, du S. C. Nîmes, enfin du Red Star. Lorsqu'il quitta les « banquiers » parisiens pour Sète, on ne croyait guère en lui. Mais Georges Bayrou, à l'apogée de son jugement, avait vu juste : six mois après, Domergue devenait le pilier du « onze » national avec, à ses côtés, ses deux partenaires d'équipe, Jourda et Parachini.

Dix huit fois sélectionné dans l'équipe de France, de 1922 à 1928, longtemps arrière, mais demi centre d'esprit et de nature, car il savait à merveille ouvrir le jeu, Domergue dut interrompre beaucoup trop tôt sa carrière, gravement blessé en

match, et ce fut une réelle perte pour le football français.

MARCEL DOMINGO. — Fils du soleil — né au Salin-de-Giraud le 15 janvier 1924 — Marcel Domingo est un amant de la balle. Chez les amateurs d'Arles, il fait ses premiers arrêts. Nice, équipe fédérale d'abord, le lance dans le grand bain. Au Stade français, il atteint la notoriété. A Madrid, se sera sans doute la fortune... Sélectionné de Paris, huit fois dauphin de Da Rui, enfin titulaire, en avril dernier, devant l'Italie.

RAYMOND DUBLY

Au pays flamand, il faut l'appeller « min p'ti Raymond ».



Cette appellation se suffit largement à elle-même. Raymond, c'est Dubly. C'est l'ailier gauche le plus complet que le Nord de la France et la France tout court aient connu. Il n'est plus en vedette depuis vingt ans peut-

être — ce qui ne l'empêche pas de toujours taper dans la balle, — mais sa gloire demeure entière.

Raymond Dubly, né le 5 novembre 1893, est, depuis 1902, membre du Racing-Club de Roubaix. Jusqu'à ce qu'il ait terminé sa carrière en ce bas monde, il en sera ainsi. Il eut de grands footballeurs anglais — Goodall en particulier — comme maîtres et puis, et surtout sans doute, son frère aîné Léon, qui, en lui apprenant les rudiments du football avec une balle de tennis, en fit l'un des manieurs de balle les plus étonnants qu'on puisse voir.

Grande vedette du ballon rond avant d'avoir vingt ans, réalisant presque à la fin de sa carrière, le 5 juin 1921, son rêve : battre l'Angleterre, Raymond Dubly possède un palmarès tellement impressionnant qu'il est impossible de le citer en détail. Il a été trente-trois fois sélectionné sous les couleurs françaises par le C. F. I. et la 3 F. A. et dix fois par l'U. S. F. S. A. Il a porté seize fois les couleurs de la Ligue du Nord, commandé l'équipe de France aux Jeux Olympiques d'Anvers et de Paris, amené le club de son cœur au titre de Champion.

JEAN DUCRET

Deux guerres ont passé depuis que Jean Ducret régnait parmi les demi-centres de France. Bien des jeunes l'ignorent aujourd'hui. Ceux d'avant 1914 n'ont pas oublié ce footballeur petit modèle — 1^m, 66, 56 kilos —

qui, pendant de longues années, fut le capitaine et le pilier de notre « onze » national et qui, à l'égal de l'avant-centre Eugène Maes, possédait un éblouissant jeu de tête.

Après avoir fait son apprentissage à Puteaux, Ducret, né le 27 novembre 1887, fut, pendant six ans, l'animateur de l'Étoile des Deux-Lacs et, par la même occasion, cinq fois de suite Champion des Patronages. Après quoi, attiré par Henri Jooris à Lille, il décrocha, avec les « Dogues », le titre de Champion de France. La guerre passée, on revit Ducret au Stade, puis à l'A. S. F. C'est l'âge seul qui l'empêche de taper encore dans la balle.

Vingt fois international, douze fois capitaine du « onze » tricolore, il a conservé comme meilleur souvenir de sa carrière cette victoire acquise sur l'Italie, en 1912, par 4 buts à 3, et dans laquelle il estime que ses coéquipiers, Maes et Chayrigues furent éblouissants.

MAURICE DUPUIS. — Ailier, avant centre ou arrière, Dupuis l'a été indifféremment. Attaquant de formation au Stade Enghien-Ermont, c'est à ce titre que le Racing l'adopta. Il en fit, en définitive, un défenseur aussi intraitable que solide, aux dégagements longs et puissants. Pourtant, lorsque l'attaque parisienne s'avérait stérile, c'est lui qui avait sur la plupart de ses rivaux l'avantage de la vitesse, reprenait rang parmi elle pour la pousser avec autorité et efficacité à l'assaut. Né à Franconville le 4 février 1914, Dupuis, Champion de France et quatre fois vainqueur de Coupe (dont il est recordman avec Boyer, Jordan et Nicolas), à sept reprises international de 1937

à 1945 (au poste d'arrière et aussi à celui d'inter), fonctionnaire dans la police, n'a pas quitté les milieux du football : entraîneur de Saint-Germain, il aspire à conduire son groupement dans l'élite amateur.

LOUIS FINOT

Après vingt-sept ans de football actif, Louis Finot n'a pas encore prisa retraite, et il en est à son treizième club ! Un record dans le genre... Né à Saint-Maur, le 8 juillet 1909, c'est évidemment à la vieille Vie au Grand Air qu'il fit ses débuts. A trente-neuf ans, son dynamisme et son amour du football — l'A. S. Amicale en profite — sont toujours aussi remarquables.

Finot, dit « La Courette », mais que l'on pourrait tout aussi bien appeler le vagabond de la balle, a porté entre temps le maillot du Paris U.-C., du Club français, du C. A. P. de Sochaux, de Rennes, de Reims, de Nice, du Racing, d'Amiens, du Red Star et du Stade. L'extraordinaire est qu'il a toujours apporté à la défense de ces diverses couleurs la même conscience irréprochable et une foi constante.

Les titres, il les a, bien entendu, collectionnés, depuis le Championnat de Paris 1924, avec les Poulbots de Saint-Maur, à celui qu'acquiert la saison dernière l'A. S. A., en passant par le Championnat professionnel, gagné avec la grande équipe sochalienne en 1935 et ses sept sélections, de 1931 à 1934, dans l'équipe de France A.

PIERRE FLAMION. — A l'aube de sa carrière sportive, Flamion

pouvait choisir entre l'athlétisme et le football. Champion de Champagne du 100 mètres et du saut en longueur, il a préféré s'affirmer la balle au pied. Depuis la saison passée, il brille dans l'équipe tricolore, dont il est l'ailier gauche. Né le 13 mars 1924, à Mohon, Flamion est, depuis la Libération, l'une des vraies vedettes et le marqueur de buts du Stade de Reims.

MICHEL FRUTOSO. — Né le 21 mars 1914, inter ou demi-aile d'une qualité rare, Frutoso s'est parfaitement assimilé au climat du Nord, où il vit depuis des années. C'est à Roubaix qu'il a fait l'essentiel de sa carrière ; c'est avec lui qu'il a été Champion de France. International, en 1937, contre l'Irlande, la trentaine largement dépassée, Frutoso serait digne d'être à nouveau sélectionné, tant son jeu est intelligent et vif.

LOUIS GABRILLARGUES. — On ne peut être plus doué pour le football que l'était Gabrillargues. Né à Montpellier le 16 juin 1914, élève du brillant Sékoulitch, il garda de son premier maître l'élégance racée qui caractérise les « Don Juan » des stades. Sète et René Dedieu le découvrirent et le lancèrent. Quatre saisons lourdes de gloire à Sète, puis successivement Roubaix, Sochaux, Colmar et Nîmes l'accueillirent. Gagnant de la Coupe et du Championnat avec Sète en 1934, dix fois international.

MARCEL GALEY. — L'homme qui a marqué le premier but aux fameux canonniers d'Arsenal, au cours de la traditionnelle rencontre que les Londoniens viennent jouer à Paris contre le Racing, c'est Marcel Galey, qui prolonge aujourd'hui sa carrière sportive comme directeur sportif des Pingouins. Ce n'est, à la vérité, qu'un de ses titres de gloire, car Galey, né le 2 septembre 1905, à Clichy, équipier du S. C. U. F. et du C. A. Vitry,

a connu la consécration lorsqu'il porta en 1928-1929 les couleurs des Dauphins sétois. Trois fois sélectionné alors devant la Hongrie, le Portugal et l'Espagne, finaliste de la Coupe en 1929, lorsque les Languedociens croisèrent le fer avec le Racing, Galey reste l'un des ailiers gauches les plus réalisateurs qu'on ait connu.

LUCIEN GAMBLIN

Ce Parisien de Paris, qui, pendant vingt ans, depuis 1907, a été l'une des étoiles, puis le capitaine du Red Star, de l'équipe de Paris, enfin de l'équipe de France, est ce qu'on peut appeler une force de la nature. 1^m,73, 104 kilos — aujourd'hui s'entend, — il ne fait pas bon, même depuis qu'il a pris sa retraite, de lui marcher sur les pieds.

Cette impression-là, combien d'attaquants l'ont eue dans le passé. Gamblin était un arrière implacable, sans faiblesse. Qui se heurtait à lui disait ensuite : « C'est un roc. » Qui croyait le devancer dans une intervention se rendait vite compte que ce puissant athlète ne s'en laissait pas conter. La carrière sportive de l'ancien capitaine red-starien ne s'est d'ailleurs pas bornée au football, puisqu'il fut Champion de gymnastique et, à dix-sept ans (il est né le 22 juillet 1890 à Ivry-sur-Seine), réalisa 12" aux 100 mètres, 52" aux 400 mètres, 10^m,40 au poids, 1^m,60 au saut en hauteur. On ne s'étonne pas, dans ces circonstances, qu'il ait connu sa première sélection dans l'équipe de Paris à l'âge le plus tendre : dix-huit ans.

Trois fois consécutivement vainqueur de la Coupe, avec l'équipe au maillot marine et



blanc, Gamblin possède pourtant un plus beau titre de gloire encore : c'est lui qui commandait l'équipe de France lorsqu'elle battit pour la première fois l'Angleterre au stade Pershing.

Dira-t-on encore que, parti pour la guerre de 1914 comme

sergent-fourrier, il termina capitaine, à vingt-huit ans, avec sept citations et la Légion d'Honneur ? Il assure que tout cela n'a plus d'importance aujourd'hui, que c'est du passé. Il est devenu journaliste de football, et c'est l'un de nos critiques les plus mordants, les plus directs qui soit. Car, la plume à la main comme sur le terrain, l'ex-capitaine tricolore est tout d'une pièce.

JEAN GRÉGOIRE. — Athlète-né, Jean Grégoire, du Stade Français et de l'équipe de France, a vu le jour à Valence le 20 juillet 1922, Et c'est dans la vallée du Rhône. au décor enchanteur, qu'il a fait ses premières armes, avant de gagner Chambéry, puis Grenoble, puis Paris. Sept fois porteur du maillot tricolore, Grégoire eut des débuts internationaux qu'il n'oubliera pas. C'est contre l'Angleterre qu'il obtint sa première cape, et c'est le fameux Lawton qu'il eut à marquer. Le fait est qu'il le neutralisa.

ERNEST GRAVIER. — Footballeur de l'époque héroïque, Gravier, né à Montbeugny (Allier), le 26 août 1892, a commencé sa carrière au C. A. Paris en 1906 pour la terminer vingt-quatre ans plus tard, à Arles, en passant par le Red-Star, la Générale, Sète et Nîmes. Champion de Paris et des Trophées de France en 1911 et 1913, vainqueur de Coupe en 1920 avec le Red-Star, Champion du Sud-Est pendant cinq ans avec les Dauphins, onze fois international comme intérieur ou arrière de 1911 à 1924

MAURICE GRILLON. — L'un des successeurs désignés de Mattler, Vandooren et Cl^o Autrement dit, un défenseur — Grillon joue aussi bien à gauche qu'à droite, au poste

d'arrière — qui ne s'en laisse pas conter par l'adversaire. Formé à Clichy, équipier de Levallois, du Mans et de Bordeaux-Guyenne, Grillon accomplit sa quatrième saison consécutive au Stade Français. Il a porté neuf fois les couleurs nationales.

JEAN GRUMELLON. — Pressé de marquer des buts et d'arriver, Jean Grumellon s'est situé du jour au lendemain au cœur de l'élite. Né à Saint-Servan le 1^{er} juin 1923, il y joue de 1934 à 1947, à ceci près que pendant quatre ans il sert dans les F. F. L. (marine) et bilingue sur toutes les mers du monde. Un authentique corsaire. A Rennes, Grumellon s'impose d'emblée comme ailier gauche par sa rapidité et son efficacité. International amateur, il a forcé les portes de l'équipe nationale B.

Gabriel HANOT

(Voir à Gaston Barreau.)

OSCAR HEISSERER

Payé au nombre de kilomètres parcourus sur les pelouses de football, Oscar Heisserer eût assurément réalisé, depuis dix-huit ans qu'il officie, une coquette fortune. Quand on parle d'un intérieur « chien de berger » — une expression dont le sens ne trompe pas, — son nom vient naturellement à l'esprit. D'une activité insatiable, animé d'un moral de fer, athlète solidement bâti et dur à la peine, constructeur de jeu et technicien de premier ordre, capitaine d'équipe écouté et admiré, le Strasbourgeois peut être cité en exemple à bien des générations de pratiquants.

On ne saurait reprocher à quiconque ayant des possibilités d'avoir aussi de l'ambition. C'est parce qu'il en avait et conscient de ses moyens qu'il



Oscar HEISSERER.

quitta à dix-sept ans le club de Schirrheim (Bas-Rhin), où il vit le jour à la veille de la première guerre mondiale, le 18 juillet 1914. C'est pourquoi sans doute encore ne s'attardait-il pas plus de deux saisons à Bischwiller, le temps d'être international militaire et amateur. En 1934, le R.-C. Strasbourg le comptait dans ses rangs.

Sociétaire à part entière, dès 1935, de l'équipe de France (25 sélections dont 7 capitannats), la grande, on aurait pu penser que son ambition était comblée. Il voulut plus encore et goûter à d'autres bonheurs.

Séduit par le panache du Racing de Paris, dans le minimum de temps de 1938 à 1945 — songez à la tourmente qui bouleversa encore le monde, — il réalisa un sensationnel triplé de Coupe. Dès lors, satisfait, du moins le semble-t-il, il regagna la capitale alsacienne pour le plus grand profit du R.-C. Strasbourg, à qui son expérience et son autorité ont été particulièrement précieuses ces dernières années.

HENRI HILTL

Il est venu en droite ligne, puisquené à Vienne le 8 novembre 1910, du pays des valse et du football élégant, ce magicien de la balle ronde. Un talent magnifique lui a valu d'être appelé « l'extraordinaire M. Hiltl ».

Attaquant hors de pair, en a-t-il marqué ou fait marquer des buts au long d'une carrière tout juste close ! Son secret était de conduire sa balle sans la regarder et d'exploiter au maximum la position des autres joueurs. Sa compréhension du jeu, son travail de ballon, son art de la feinte, la précision de ses passes

et de ses tirs au but étaient frappés du sceau de la grande classe.

Venu à l'Excelsior de Roubaix en 1933, après avoir débuté au Brigittenauer A. C. avant d'opérer cinq ans au Wiener, c'est avec le Racing de Paris que Hiltl gagna la Coupe en 1940, durant sa saison parisienne de guerre. A nouveau roubaisien, il conduisit, Da Rui aidant, le C. O. R. T. — cocktail né de la fusion Excelsior, Racing et Tourcoing — au titre de Champion de France, en 1947. Une année encore de pratique, puis, malgré son exceptionnel talent, il décida de prendre la retraite.

Naturalisé Français, trois fois international, d'une simplicité charmante, cet homme, à qui la gloire et l'encens n'ont jamais fait tourner la tête et qui cache sous un visage austère la plus fine sentimentalité, sert dans l'ombre le football : heureux club de Mouscron qui bénéficie des conseils d'un tel maître !...

LOUIS HON. — Il a connu la plus étonnante des réussites. Athlète né — il fut champion de la Drôme junior au poids, — Hon, venu au monde à Couche-les-Mines (Saône-et-Loire), le 11 septembre 1924, tardivement tenté par le football, ne devait sans doute pas penser, lorsqu'il opérait à la Sentinelle de Briennon en 1942, qu'il était sur le chemin de l'équipe de France en passant par Montélimar et la V. G. A. Saint-Maur où le Stade Français est venu le chercher en 1946.

Vitalité extraordinaire, esprit offensif, puissance de frappe sont chez ce demi les atouts majeurs. Ils doivent lui valoir une longue et fructueuse carrière. Sélectionné de Paris amateur et pro, interna-

tional militaire, son palmarès dans le onze national est vierge de défaite (Portugal, Tchécoslovaquie et Belgique). Moniteur d'État d'Éducation physique, Hon préfère à tout la verte campagne...

FRANÇOIS HUGUES

A cinquante ans passés — il est né le 14 août 1896, — François Hugues, comme Darques et bien d'autres, joue toujours au football. Seulement, au lieu d'officier sur le terrain du Red Star, de Rennes ou de Lyon, théâtres de ses exploits passés, c'est en général « aux Sapins » du Bois de Boulogne qu'il opère, la même où il fit ses premières armes.

C'est un tempérament. Pendant dix ans, après l'autre guerre, il fut le demi centre inusable de l'équipe de France. Un cœur de lion, un souffle extraordinaire, un moral de fer. Vingt-quatre fois pivot de notre équipe nationale, François Hugues a connu ses plus belles heures de gloire au Red Star. Avant la guerre de 1914, il était le benjamin de l'équipe au maillot marine et blanc. Les hostilités terminées, il avait pris rang avec Gamblin, Nicolas, Brouzes, Bonnardel et, bien entendu, Chayrigues parmi les grandes vedettes, et c'est alors qu'il atteignit la pleine floraison de ses talents et fut deux fois vainqueur de la Coupe avec le Club à l'Étoile Rouge.

GUY HUGUET

Dans l'élite du football, l'Auvergne a un représentant qua-

lifié : Guy Huguet. C'est à Gannat, où il est né le 3 août 1923, que ce magnifique athlète au visage ouvert, sympathique et éclatant de santé, a fait ses premières armes, avant de gagner Clermont, où le Stade le compte parmi les siens jusqu'à la dissolution de sa section professionnelle, en 1945. Après quoi, Saint-Étienne l'adopte.

Depuis lors, le sélectionné d'Auvergne de 1943, des jeunes de France en 1946, de l'équipe nationale B en 1947, réserviste de l'équipe de France, la saison dernière, contre l'Italie, est devenu un indiscutable titulaire à la faveur des rencontres contre l'Écosse, la Belgique et la Tchécoslovaquie. C'est tout naturellement qu'on l'a revu en octobre contre les footballeurs d'outre-Quévrain. En quatre sélections, aucun but, au passif national, n'est venu de son côté.

LÉON HUOT. — L'acrobate du football. Ce bout d'homme (1^m,60), né à Villeneuve-Saint-Georges, le 31 décembre 1898, était d'une adresse prodigieuse sur le ballon et sa maîtrise dans le jeu de volée inégalable. De 1912 à 1938, Huot opéra à Vitry, la Vie au Grand Air du Médoc, Sète, Alès (neuf ans), puis chez les amateurs gardois de Bagnols et Bessèges. Vingt-six ans à cisailer des balles, à épater profanes et connaisseurs. International avec le C. I. F. contre la Belgique en 1916, à l'âge de dix-sept ans, c'est encore face aux Belges, mais pour le compte de la 3 F., qu'il joua son dernier match international, dix ans après.

IGNACE. — Né à Kastrop (Pologne), le 27 décembre 1913, Ignace (de son vrai nom Kowalczy) fait partie de cette élite d'avant guerre toujours solide au poste.

Footballeur compréhensif et inspiré, c'est à Valenciennes, comme intérieur, qu'il se révéla avant de gagner la Canebière. A Reims ensuite, maintenant à Metz, Ignace joue demi-aile. Excellent constructeur de jeu, travailleur infatigable, à l'esprit offensif affirmé, joueur correct, estimé et sérieux — c'est pourquoi il dure — l'équipe de France le compta cinq fois dans ses rangs.

MICHEL JACQUES. — C'est à Sochaux qu'il est né, le 9 janvier 1924. C'est Sochaux qui l'a façonné et épaulé vers la notoriété. Élève de Wartel, Jacques, malgré son âge encore tendre, a bien des titres dans sa musette. Il a gagné la Coupe en 1944 sous les couleurs de Nancy-Lorraine; il a été Champion de France de 2^e division en 1947, et, le maillot tricolore, il l'a porté en 1947, face au Portugal.

JOSEPH JADREJAK. — D'origine polonaise, mais français depuis l'âge de deux ans — né à Gladbek (Westphalie) le 20 février 1918, — ce défenseur consciencieux, puissant et avisé, a réalisé l'ascension la plus régulière qui soit. Il fut d'abord comme amateur à Houdain, Divion et Bruay, avant d'aborder à Fives sa carrière professionnelle, continuée et couronnée à Lille. Successivement Champion du Nord de 3^e et 2^e division, puis de Promotion et d'Honneur, international-amateur et militaire tout en enlevant le titre national avec le 3^e génie avant de faire du football son métier. Ensuite, sélectionné du Nord, Champion de France et trois fois gagnant de Coupe, enfin international contre la Hollande, la Belgique et la Suisse en 1947.

LUCIEN JASSERON

« Je joue encore et, si Dieu le veut, j'ai l'intention de continuer longtemps. »

C'est Jasseron qui parle, simple dans la vie courante comme sur les stades. Quel dommage que, pour de stupides questions de transfert, qu'il traita avec ce souverain dédain qui est le sien, Jasseron ne soit pas resté dans la métropole ? Quel dommage qu'il n'ait pas poursuivi la splendide carrière internationale qui s'était ouverte pour lui beaucoup trop tardivement (mais il y avait eu la guerre), en 1945 ?

Car Jasseron avait, sous l'équipement tricolore, ouvert la voie à un Prouff, à un Cuissard. C'est bien lui, en effet, qui comprit l'importance exceptionnelle du jeu de demi-aile dans le football moderne et qui démontra, balle au pied ou sur le front, comment il fallait le pratiquer.

Né à Saint-Leu, près d'Oran, le 29 décembre 1913, éduqué par Maurice Cottenet, équipier de Batna, du R. U. Alger, du Havre A. C., avant de connaître ses plus belles heures de gloire au Racing, avec qui il gagna la Coupe en 1945, Jasseron est à mettre dans la lignée des grands footballeurs : ceux qui jouent bien, mais qui, d'abord, pensent juste.

GUSTI JORDAN

Engagé en 1933 par le Racing de Paris sur les conseils de Hugo Meisl, Gusti Jordan devait jouer centre avant. A ce poste, les débuts de ce bel athlète de 1^m,78 passèrent presque inaperçus. Un incident devait décider de la carrière de Gusti. A cours de la saison 1934-1935, Berkessy, alors

demi centre, ne put tenir sa place devant Sochaux. Jordan le remplaça, et ce fut une révélation. Sa voie était toute tracée : chez les Pingouins, puis dans l'équipe de France, dont il porta le maillot à quinze reprises, de



1938 à 1945, l'homme fut un pilier de premier ordre, clairvoyant, distributeur précis, défenseur impeccable et joueur de tête.

Né à Linz (Autriche) le 21 février 1909, naturalisé en 1937, Jordan est un être franc et loyal, qui ne compte que des amis. Il a été fidèle au Racing avec qui il fut Champion de France et gagna quatre fois la Coupe. Maintenant, le Stade Malherbe Caennais bénéficie de son expérience. Sentimental, il

pense toujours avec émotion à son pays natal, à son père qui le rudoyait quand il revenait un peu écorché d'une partie de balle ronde et qui fut plus tard son plus ardent supporter. Jordan, qui peut espérer un bel avenir d'entraîneur, a un faible pour la musique, dont les harmonies le font rêver. Il aime également le cinéma, où, parfois s'endormant, il rêve encore.

JOSEPH KAUCSAR. — Né à Aueuth (Hongrie), le 20 septembre 1904, à dix-neuf ans il est en France. Il ne quittera plus notre pays, voire même le Midi : fidèle au Stade Raphaëlois jusqu'en 1930, à Montpellier ensuite pendant dix ans, cet homme aux traits burinés et à la volonté de fer fut à vingt et une reprises le pilier solide de l'équipe de France, demi-centre orthodoxe plus artisan qu'artiste, d'une foi toujours égale. Commerçant solidement installé au Clapas, dur à la peine comme il le fut sur le terrain, à quarante-cinq ans il joue encore régulièrement, pour son plaisir.

MARCEL KAUFMANN. — Il fit les beaux jours du F.-C. Mulhouse, où eurent lieu ses débuts en 1924 et auquel il est resté fidèle, quelles que soient les sollicitations. Né le 22 mai 1910, Kaufmann, qui fut, aux côtés de Pavillard, un ailier droit tricolore au jeu sobre et rapide, a porté cinq fois la cape, en dehors des multiples sélections pour la Ligue d'Alsace et pour l'Armée.

RENÉ KENNER. — Tout en jouant au football, Kenner préparait Polytechnique. C'est une chose qui n'est pas si fréquente qu'on doive l'oublier. Né le 21 avril 1906 à Choisy-le-Roi, élève de Huot, équipier de Vitry, du Club Français, de Sochaux, de Valentigney — aujourd'hui du Stade de l'Est pour faire une fin, — René Kenner est

devenu directeur d'usine. On ne s'en étonne pas. Il a été demi-finaliste de la Coupe avec Vitry, Champion de Paris avec le Club, finaliste du Championnat de France, capitaine de l'équipe de France militaire deux années consécutives, douze fois sélectionné de Paris, huit fois remplaçant du onze national, la première à dix-huit ans, enfin international en titre l'an 1928, contre la Belgique.

DÉSIRÉ KORANYI. — Encore un Hongrois de naissance — Koranyi a vu le jour à Szeged, le 28 janvier 1914, — mais Français de cœur et d'esprit. Et un fidèle aussi. Trouvaille de Georges Bayrou, depuis que l'animateur s'étoit le fit venir — treize ans de cela, — il n'a pratiquement pas quitté le pied du Mont-Saint-Clair. Centre avant « vif-argent », admirable joueur de tête, ce basset insaisissable, toujours leader d'attaque des « Dauphins », compense, par sa lumineuse compréhension du jeu et sa technique, l'amoin-drissement de ses qualités naturelles. Champion de France, cinq fois international, Désiré est marié et père de deux enfants.

PIERRE KORB. — Tandis que Kaufmann régnait à droite, Korb régnait à l'aile gauche de l'équipe de France. Lui aussi était Mulhousien. Né le 20 avril 1908 dans la cité alsacienne, et formé au football par le Hongrois Nagy — sauf l'interruption de 1937 à 1940, où il fut une des étoiles de Sochaux, — c'est à Mulhouse qu'il a fait toute sa carrière. Il a établi le record des sélections dans l'équipe d'Alsace : 25. Il a porté douze fois l'équipement tricolore. De Dubly à Langillier, de Langillier à Korb, la chaîne se perpétue.

MARCEL LANGILLIER

Marcel Langillier a bouclé la boucle : parti du C. A. Paris, il y

est revenu. Lui qui fut, en somme, le premier grand professionnel français — on se souvient de sa suspension pour fait d'amateurisme marron, alors que la profession de footballeur n'était pas encore réglementée, — qui n'eut pas son pareil, en son temps, pour défendre ses intérêts, est devenu le mécène de son club d'origine. Témoignage indiscutable sur l'amour qu'il lui porte, ainsi qu'au football pur.

Né le 2 juin 1908 à Charentonneau, à deux pas du « stade capiste », dans ce coin où battait le cœur du football parisien et d'où sont sortis tant d'hommes de classe, « La Caille » put, tout à loisir, s'adonner à sa passion. A seize ans, il gagnait sa place en formation fanion, et le gosse était l'idole du coin.

Son temps de régiment accompli, il se laissa séduire par l'Excelsior de Roubaix, où il resta cinq ans et à qui, en 1933, il fit gagner la Coupe de France. C'était la première fois qu'un club nordiste enlevait le trophée. On le vit ensuite au Red Star et à Saint-Étienne, avant qu'il retourne au bercail renflouer un club qu'il ne veut pas voir périr et que non seulement il préside, mais entraîne.

Langillier, trente et une fois international de 1927 à 1937, footballeur complet, pouvait occuper n'importe quel poste de la ligne d'attaque. Mais c'est à l'aile gauche qu'il a effectué le plus clair de sa carrière et connu ses plus beaux succès. Son démarrage foudroyant, son shoot des deux pieds, sec et précis, et

son intelligence du jeu le situent parmi l'élite des pratiquants du passé.

JEAN LAURENT. — Né à Maisons-Alfort, le 30 décembre 1906, de formation capiste comme son frère Lucien, Jean Laurent, après douze ans de séjour dans le club de Charentonneau, a roulé sa bosse : Sochaux, Club Français, Stade Rennais et Toulouse l'ont vu opérer. Après vingt ans d'activité, on le trouve entraîneur de la Ligne de Tunisie, du C. A. Paris, de Moulins, enfin du Véloce Vanne-tais présentement.

Champion de France en 1927, finaliste de Coupe, international militaire B puis A, à neuf reprises, Jean Laurent, qui partage sa vie entre le football et sa famille, a, lui aussi, disputé la Coupe du Monde à Montevideo. Quand il rencontre son frère Lucien, de beaux souvenirs affluent.

LUCIEN LAURENT

Le profane qui ne conçoit pas les champions du sport autrement que sous l'aspect d'armoires à glace tomberait de haut si on lui présentait Lucien Laurent comme une ex-vedette du football. L'ancien capiste, né le 10 décembre 1907 à Saint-Maur, avait de la classe à revendre. En fonction inverse de sa taille et de son poids : 1^m,62 pour 65 kilos. Du tempérament aussi. Un vrai « gagueur » qui, sur les pelouses, n'aimait rien devoir à personne...

Concitoyen, contemporain et co-équipier, au C. A. Paris, de Louis Finot — où vouliez-vous qu'en ce temps-là joue un gars de Saint-Maur? — le parallèle entre les carrières des deux

hommes est saisissant. Comme « La Courette », Lulu a eu la bougeotte. Après dix ans de séjour dans les équipes du club de Charentonneau, nanti d'un solide bagage à l'origine duquel se situe ce parfait footballeur que fut Bonnardel, il entend son tour de France.

On le trouve à Sochaux, au Club Français, à Mulhouse, puis à Sochaux encore, Rennes, Strasbourg, Cannes, enfin à Besançon, où il termine comme joueur-entraîneur avant de s'établir. Au total, neuf clubs et un authentique quart de siècle à courir après une balle, feinter, dribbler, voire shooter.

Finaliste de Coupe avec le C. A. P. en 1928, gagnant de la Coupe Sochaux en 1931, ce vagabond n° 2 de la balle ronde a été onze fois international, a participé à deux Coupes du monde, apportant ainsi un peu de sa gouaille parisienne aux quatre coins d'Europe et jusqu'en Amérique du Sud.

JEAN LECHANTRE. — Bien qu'il soit né en Belgique, à Taintegnies, le 13 février 1922, Lechantre est Français. Du reste, il a fait toute son éducation sportive à l'Olympique lillois, où il joue depuis 1934. Elève de Winckelmans, c'est au poste d'ailier gauche qu'il s'est révélé. Ainsi l'a-t-on vu disputer la finale de la Coupe de France en 1942-1943-1945 et la gagner trois fois de suite avec les Lillois. Champion de France en 1946, il a porté l'année suivante l'équipement international à Londres, contre l'Angleterre, et attend tranquillement son heure.

JACQUES LEENAERT. — Un fidèle. Né à Roubaix le 22 janvier 1921, excelsiorman ou cortiste, il

en est à sa 18^e licence au même club, dont il est le « bon à tout faire » : avant, demi, arrière, gardien de but même un jour, à Nancy, où Da Rui avait été blessé. Un chic type aussi. Footballeur de bonne école, poussé par son frère et suivi par Hiltl, le brillant pupille est devenu un joueur si complet — rapide, décidé, opportuniste et réalisateur — qu'on ne sait plus où est sa vraie place. Sélectionné à tous les âges, équipier premier à dix-sept ans, Champion de France avec Roubaix, international B la saison dernière.

ROLAND LEFÈVRE. — Pour beaucoup d'amateurs de football, Lefèvre est le vétéran des vétérans. Il n'a pourtant que trente-quatre ans, étant né le 28 octobre 1914, à Paris. Mais Lefèvre ayant eu très tôt le front dégarni a paru un footballeur mur, alors qu'il était encore à l'âge tendre. Son dynamisme fut sans égal. A Arcueil-Cachan, à Valenciennes, à Charleville entre temps, et enfin au C. A. P., dont il fut l'étoile pendant de longues années, il s'est révélé un défenseur implacable. Remarquable dans ses interventions de la tête et des deux pieds, jamais pris de court, jamais battu, maintes et maintes fois sélectionné dans le onze parisien, Lefèvre fait aujourd'hui les beaux jours de l'équipe de Limoges, et cette dernière ne s'en plaint pas.

ERNEST LIBÉRATI. — Un ailier qui avait du style, de l'allure, de l'autorité et surtout des dons exceptionnels de vitesse. Pour couronner le tout, un shoot qui ne pardonnait pas. Aussi lorsque, débarquant d'Afrique du Nord — né à Oran, le 22 mars 1908, — après avoir joué à Saïda, Mascara et Oran, il tomba dans les mains de Paul Nicolas, à Amiens, sa mise en valeur fut-elle aisée.

Professionnel à Fives, Sochaux et Valenciennes, il abandonna la

grande scène en 1938, mais pas le football, après avoir été — on vous fait grâce du détail — dix-neuf fois international et participé à la Coupe du Monde à Montevideo de laquelle il garde un souvenir merveilleux.

RENÉ LLENSE. — Gardien de but de talent, et toujours souriant avec ça, Llense — dit « Pouponnet » — avait tout pour séduire amis et gloire. Né à Collioure le 14 juillet 1913, il est resté quatorze ans, de 1924 à 1938, au F.-C. Sète, avec qui il a obtenu tous ses succès, avant de passer à Saint-Étienne. International militaire, cinq fois Cadet de France, à onze reprises il joua en équipe A. Et n'oublions pas qu'il fut vainqueur de Coupe et Champion de France 1934. Le meilleur souvenir qu'on garde de lui est ce match de Coupe contre Sochaux, en 1933 : à l'issue d'une partie magnifique avec prolongation, il s'écroula, trahi par ses nerfs. Il avait vingt ans, et les « Dauphins » s'étaient qualifiés.

ANTONIO LOZES. — Ce fut l'un de nos plus brillants « goal keeper ». Il avait le coup d'œil et le don de la parade. Formé au football en Espagne, mais Français de naissance, il avait fait ses premières armes dans la capitale, au Club Français, et avait, en un touremain, posé sa candidature au poste de gardien de but de l'équipe nationale.

Quand Sochaux naquit, il endossa les couleurs des « Lions » avec Mattler. C'est lui qui gardait les buts de l'équipe franc-comtoise, lorsque, au cours d'un match d'entraînement resté célèbre, elle, la nouvelle née, l'emporta sur le « onze » national Belge. Trois fois, au cours de l'année 1930, Lozes porta les couleurs tricolores. Beau-frère de Kenner, avec qui il joua de nombreuses années, c'était un charmant camarade, parfois un peu taciturne, et dont la fin préma-

turée survenue l'été 1945, à Madrid, a stupéfié le monde du ballon rond.

EUGÈNE MAES (1890-1945). — Avant-centre français numéro 1 avant la guerre de 1914, Eugène Maes était avant tout un homme de tête. Non qu'il puisse s'aligner parmi les plus grands manieurs de balle que nous ayons connus, mais parce qu'il n'eut peut-être jamais son pareil pour reprendre un centre du front et l'expédier dans les filets adverses. Et, si l'on avait tenu compte de tous les buts marqués par le fameux avant centre du Red Star, onze fois porteur de l'équipement tricolore, on pourrait noter aujourd'hui que les quatre cinquièmes ont été réalisés de la tête.

Retiré à Caen, où il conseilla longtemps les footballeurs du cru, directeur d'un établissement de natation, il fut déporté, l'an 1943, en Allemagne. Du camp d'Ebrick, ce grand footballeur n'est pas revenu.

JACQUES MAIRESSE

S'il n'y avait Mattler, on dirait Mairesse, tant ce puissant athlète incarna, où qu'il jouât, au Red Star, à Strasbourg, dans l'équipe de France, l'esprit de défense. Envers et contre tout, il défendait ses buts. Qui l'avait passé devait encore le craindre. Avec quel entrain, avec quelle foi il communiquait son admirable moral à ses co-équipiers.

Et voilà pourquoi Jacques Mairesse a eu une fin digne de lui. A Étigny, près de Sens, le 15 juin 1940, fait prisonnier avec d'autres éléments en retraite, il se rebelle contre ses gardiens, les provoque en combat singulier, tombe criblé de balles de mitrailleuse. Mairesse avait des



Jacques MAIRESSE.

lettres. Son livre *Football quand tu nous tiens* reste classique parmi les footballeurs. Il avait aussi, et c'est ce qui le qualifie le plus : la foi.

ÉTIENNE MATTTLER

Le 22 janvier 1939, au Parc des Princes, Étienne Mattler réalisait l'objectif n° 1 de sa carrière de footballeur. Il obtenait sa quarante-deuxième sélection internationale et battait tous les records. En tout, l'homme qui, pendant de longues années, incarna l'esprit de Sochaux a porté quarante-sept fois l'équipement tricolore.



Étienne MATTTLER.

Un caractère, croyez-moi, celui-là. Il fut, il est resté — car, devenu aujourd'hui entraîneur, il n'oublie pas, chaque fois qu'il le peut, de taper dans cette balle de cuir qui est la joie de sa vie — le défenseurné. On vantera les qualités de maints autres footballeurs, on n'en trouvera aucun dont on puisse dire qu'il avait un moral supérieur.

Né à Belfort le 25 décembre 1905 (1^m, 80, 85 kilos), équipier vedette de l'A. S. Strasbourg, de Sochaux, du Thillot, il a, dix-sept années durant, guidé, commandé, incarné l'équipe au maillot « Bouton d'Or », si glorieuse dans les années qui précédèrent la guerre. Champion en 1934 et 1937, vainqueur de la Coupe avec l'équipe dont Sammy Weller était l'animateur, Étienne Mattler eut, durant l'occupation, une attitude en rapport avec son caractère. Pendant des mois, le bruit courut qu'il avait été fusillé. En vérité, après avoir été emprisonné pendant de longs jours : (« Je ne me suis jamais laissé abattre, me disait-il ensuite, et, dans ma cellule, pour retrouver mon équilibre, je faisais de la culture physique et marchais de long en large. Ainsi, ai-je usé complètement une paire de souliers »), il faussa compagnie à ses geôliers et franchit la frontière suisse, enfoui sous une charretée d'herbe.

De Mattler l'indomptable, disons qu'il aura été, de longues années durant, le porte-drapeau du football de France.

GEORGES MEURIS. — Un authentique Flandrien avec les

qualités qui s'attachent aux gens de cette race. En bref, un lutteur. Né à Vorest-lès-Bruxelles, le 14 mars 1907, que ce soit à Lille son premier club où il resta de 1928 à 1935, Montpellier, Red Star ou Angers, Meuris a témoigné de la même foi inaltérable et ne s'est jamais avoué vaincu. Son cœur et son énergie sont à citer en exemple.

Champion du Nord à plusieurs reprises et de France avec Lille, vainqueur de la Coupe avec le Red Star, de multiples fois sélectionné du Septentrion et de Paris, international B et A, sa plus belle œuvre est d'avoir, au déclin de sa carrière, fait du S. C. O. d'Angers un champion de France amateur et de l'avoir guidé parmi l'élite « pro ».

LOUIS MISTRAL. — Un demi aile aux muscles durs et au souffle inépuisable. Les jeunes ont perdu son souvenir, mais les vieux ne l'oublient pas. Né à Paris, le 4 août 1900, élève de Menthia, formé au Club Français, vedette du Red-Star de Strasbourg, de l'Olympique, avant de gagner Nice, Saint-Raphaël, Montpellier, et le Club des Joyeusetés d'Oran, Mistral, dix-sept fois sélectionné de l'équipe de Paris et cinq fois international, a de précieux souvenirs.

GEORGES MOULÈNE. — Le Gallia, le C. A. P., deux clubs de la banlieue Est parisienne, furent les seules formations où Moulène se produisit. Né à Paris, le 29 octobre 1901, élève de Fontaine et de Paul Nicolas, Champion de Paris et de France avec le onze au maillot rouge, ce demi aile, qui n'était jamais las de son effort, a porté dix fois les couleurs de la capitale et a connu la consécration internationale en 1926, face aux Belges, avant de devenir un dirigeant que tout le monde estime.

AHMED NEMEUR. — Ce footballeur, à la peau sombre et au visage buriné, aimait trop son football pour ne pas quitter Orléans-ville où il est né le 17 janvier 1917

Un « Derny » pour aller à votre travail?... (Voyez p. XX.)

et tenter sa chance dans la Métropole.

Dès 1936, au Havre, où il reste six ans, à Bordeaux, encore au Havre, puis à Saint-Étienne et Nice, enfin à Lens, il a conquis chacun par une inlassable activité mise au service de rares moyens techniques. Intérieur ou demi, peu lui chante, pourvu qu'il joue à la balle jusqu'à en lever les bras au ciel...

Deux fois champion de France de Division II (Le Havre et Nice), vainqueur de la Coupe des Provinces, sélectionné de Normandie, d'Afrique du Nord contre France en 1944, finaliste de Coupe avec Bordeaux et International B, autant de titres dont il se glorifie. Et il n'a pas tort d'en être fier.

JEAN NICOLAS

Ce fut un avant-centre, type athlétique, rapide et possédant un shoot éclair. De février 1933, où il subit l'épreuve du feu, face au Wunderteam où régnaient alors Hiden, Sesta, Nausch, Zischek, Vogl, et l'inoubliable Sindelar. En 1939, Jean Nicolas fut l'avant-centre quasiment inamovible de notre équipe nationale. Sa carrière est jalonnée d'exploits.

Qu'on se rappelle ce fameux but au Parc des Princes, réalisé grâce à Langiller et qui nous permit de battre l'Espagne. Et cet inoubliable match d'Amsterdam où, tandis que les Hollandais chantaient *Nous irons à Rome*, l'équipe tricolore, remontant un handicap de 3 buts, gagna par 5 à 4, le dernier point étant acquis par le jeune Rouennais. Surtout, sans doute, ce France-Angleterre disputé à Colombes, et au cours

duquel notre homme, d'un shoot sans merci, battit le fameux Woodley, médusé.

Vingt-cinq fois porteur du maillot tricolore, Jean Nicolas fait bénéficié aujourd'hui les joueurs de Saint-Pol-de-Léon (Stade Léonard) de son expérience.

PAUL NICOLAS

Quand Paul Nicolas régnait sur les avants centre de France, on n'avait pas encore inventé le



W. M. Aussi, ne lui demandez pas s'il apprécie cette méthode de jeu. « J'admets tous les systèmes, vous répondra-t-il, mais je demande d'abord qu'on sache jouer au ballon. » Sous cet angle, il faut bien admettre que

ce Parigot 100 p. 100, qui sait être spirituel, goguenard, mais aussi faire preuve de beaucoup de bon sens, fut une des vraies étoiles du ballon rond.

C'est au Lycée Charlemagne et à Saint-Mandé qu'il fit ses premières armes, au Gallia qu'il les poursuivit, au Red Star qu'il atteignit sa maturité et connut sa période la plus glorieuse, à Amiens qu'il termina à trente-cinq ans (il est né le 4 novembre 1899) une carrière riche en exploits.

Paul Nicolas, à l'inverse de beaucoup d'avants centre d'aujourd'hui, était à la fois un constructeur et un réalisateur. Il avait la science du jeu, grâce aux conseils d'Henri Bard, assure-t-il, qui lui fit comprendre le sens profond du football. A lui les longues passes précises aux ailiers qui lui permettaient ensuite, grâce à un démarquage savant, de recevoir la balle en bonne position de shoot. A lui le jeu précis, compréhensif, étudié, intelligent.

Ce n'est ni en puissance, ni en vitesse que Nicolas battait ses adversaires ; c'était par son intelligence du jeu, la force et la précision de son shoot du droit, sa compréhension de l'ouverture ou de la passe à faire.

Il a gagné quatre fois la Coupe avec le Red Star, trois fois de suite en 1921, 1922, 1923, la quatrième en 1928. Il a été moultes fois Champion de Paris, membre de l'équipe de France militaire le temps de son service. Il a participé aux Jeux Olympiques d'Anvers, de Paris et d'Amsterdam et porté trente-

cinq fois l'équipement international.

MARCEL OURDOUILLIE. — Faire de son fils un musicien, tel était l'ardent désir de maman Ourdouillie. Bon gré mal gré, pour commencer, le rejeton dut composer... jusqu'au jour où tout craqua, car il prenait plus souvent le chemin du stade que celui des répétitions. Déjà vedette à Isbergues (Pas-de-Calais), où il est né le 18 décembre 1913, demi consciencieux, fait carrière à Lens depuis 1938 après être passé par Raismes et Dunkerque. Champion de France avec Lens-Artois, finaliste de Coupe, de multiples fois sélectionné du Nord, international amateur, enfin titulaire du onze tricolore contre la Belgique en 1945, le Lensois a monté toute la gamme.

HENRI PAVILLARD

Peu proluxe lorsqu'il s'agit de parler de lui, de sa carrière, de ses exploits sous le maillot stadiste ou sous celui marqué du coq gaulois, Henri Pavillard, né le 15 août 1905 à Héricourt (Haute-Saône), se borne à noter, quant au chapitre sélection, qu'il a opéré à dix-sept reprises dans l'équipe de Paris, à treize dans l'équipe de France.

Complétons vite ce trop sec palmarès en précisant qu'après avoir fait ses premières armes à l'A. S. Saint-Eugène (Alger), Henri Pavillard est depuis vingt-quatre ans un des plus infatigables animateurs du football au Stade Français, où il joue encore régulièrement.

Parfait amateur, il a laissé, sur tous les terrains de jeu où il est passé, le souvenir le plus rare : celui d'un footballeur

d'intelligence et d'une loyauté sans faiblesse.

RENÉ PETIT

S'il avait vécu en France, René Petit de Ory, un athlète de chez nous comme son nom l'indique bien, serait peut-être aujourd'hui recordman de la sélection dans l'équipe tricolore, tant il s'est avéré pendant de longues années un demi-centre de haute classe.

Mais, hélas ! attiré à Irun, qui n'est pas si loin de Dax où il naquit le 8 octobre 1899, ce maître footballeur a presque exclusivement joué en Espagne. D'abord au pays basque, puis à Madrid, jusqu'à ce qu'il eut atteint l'âge d'être soldat, puis de nouveau à Irun, où il poursuivit son admirable carrière encore quinze ans durant et avec lequel il fut au total quatre fois champion.

C'est en 1919 et en 1920, tandis qu'il portait l'habit bleu horizon et opérait au Stade Bordelais que René Petit a été connu et apprécié chez nous. C'était un incomparable manieur de balle, un athlète qui pensait, un footballeur qui n'avait qu'un but lorsqu'il était en possession du ballon : démarquer ses voisins et ébaucher l'attaque.

Après avoir figuré à deux reprises dans l'équipe tricolore qui participa aux Jeux Olympiques d'Anvers, René Petit repartit pour Irun. Il y est toujours.

ANDRÉ PETITFILS. — L'évolution du football a sur certains

joueurs d'heureuses répercussions. André Petitfils, ancien intérieur à l'activité remarquable, a trouvé sa vraie voie comme demi-aile, poste où son sens de la percée et son shot du gauche font florès. Né à Orléans le 10 février 1920, mais Ardennais depuis sa plus tendre enfance, débutant au Rethel Sportif, passé à Charleville avant de gagner Reims en 1939, Petitfils a été finaliste de Coupe en 1942, Champion de France zone Nord la saison suivante, international B en 1945.

FÉLIX PIRONTI. — L'accent ne trompe pas. « Féli », né le 5 avril 1921, voudrait cacher qu'il est Marseillais que personne ne le croirait.

Ailier gauche solidement bâti — 1^m,75 pour 76 kilos — toujours bien placé sinon très rapide, bon technicien doté d'un jeu de tête très remarquable, il est dans la tradition du « droit au but » olympien : c'est un opportuniste et un réalisateur.

Vainqueur de la Coupe et champion de France, Pironti qui a été international contre la Belgique en 1944 n'a plus tellement d'ambition. « L'Cème » et son foyer suffisent à son bonheur.

MARCEL POBLOME. — Le type même du centre avant manœuvrier, qui tourne l'obstacle plutôt que de le heurter de front, méthode bien dans l'esprit de ses maîtres : l'international belge Balyu et Hiltl.

Natif de Tourcoing — le 1^{er} février 1921 — où il a fait ses premières armes, c'est à Roubaix qu'il s'est perfectionné, à Nancy qu'il s'est révélé leader d'attaque efficace, incisif, subtil et au jeu de tête remarquable.

Vainqueur de la Coupe avec Nancy-Lorraine, sélectionné des Jeunes de France, international B.

JEAN-MARIE PRÉVOST. — Ce vainqueur du Concours du Jeune Footballeur eût été depuis des

années une grande vedette s'il n'y avait eu la guerre. Être prisonnier pendant quatre ans, cela coupe les jambes. Prévost, pourtant, a repris la place de premier plan qu'il méritait. Il est le policeman de Lille. Trois fois vainqueur de la Coupe ces trois dernières années, né le 30 septembre 1918, au Teilleul (Manche), élève de Cernicki à Fives, il est sans cesse resté Lillois. Il n'attend que l'occasion d'endosser le maillot bleu de France.

JEAN PROUFF

En connaissez-vous beaucoup de gens qui, s'étant fixé un but précis au printemps de leur vie, ont mené leur programme à bonne fin ? Cela implique réussite certes, mais aussi obstination et ténacité. Jean Prouff, le Breton, est de ceux-là. Élève de l'E. P. S. de la rue du Bel-Air à Nantes, à l'âge de dix-sept ans, le gars Jean, qui ne se classait pas parmi les meilleurs, désespérait un de ses professeurs qui l'aimait bien :

— Que fera-t-on de toi plus tard ? lui dit-il un jour...

— Un international de football, monsieur le professeur, répondit du tac au tac le gamin.

Prouff a tenu parole.

Né à Le Peillac (Morbihan) le 12 septembre 1919, Jean Prouff a effectué l'essentiel de sa carrière au Stade Rennais, où il commence à taper dans la balle dès 1933, sous les ordres du capitaine Bonneville. Il opère à la Saint-Pierre de Nantes de 1936 à 1938, pendant cette période estudiantine déjà mentionnée ; de 1938 à 1939, puis de 1942 à 1943 au S. C. de Fives, où, à l'intérieur, il est le voisin de

Bihel, l'ex-leader d'attaque national. Toute le reste du temps, donc pendant dix saisons, c'est au vieux S. R. U. C. qu'on le trouve, à ce club auquel il est tant attaché et dont il a la nostalgie. Car depuis, le début du



présent exercice, Prouff joue à Reims.

Le curieux dans son cas est que, pour atteindre la consécration il lui a fallu, en dépit d'un tempérament offensif très accusé, reculer d'une ligne et passer demi aile pour faire valoir ses dons naturels. Le champ lui est nécessaire.

Athlète puissant, au souffle inépuisable, à la vitalité extraordinaire — il disputa avec brio les compétitions d'athlétisme en Bretagne, — constructeur de jeu remarquable, le néo-Rémois

est en train d'influencer le style de la formation champenoise qui n'hésite plus à prendre des risques.

Prouff, sélectionné du Continent avec Da Rui en 1947, ornement inamovible du « onze » de France depuis la Libération, totalise quatorze présences sous le maillot tricolore. Avec son entêtement de terrien armoricain, un bagage technique qu'il améliore constamment et ses ressources personnelles, son palmarès ne fera que croître.

JEAN RIGAL. — Il a pris rang parmi les vétérans, étant né le 12 décembre 1890 à Boulogne-sur-Seine. Il est pourtant d'une jeunesse étonnante. C'est lui le responsable de l'équipe de France amateurs qu'il met sur pied avec Gaston Barreau. Avant de juger les hommes, il a été un footballeur de qualité. Seize ans durant, de 1906 à 1922, équipier premier de l'A. F. Garenne-Colombes, il a porté douze fois les couleurs tricolores. Un homme qui ne fait pas de bruit, qui reste dans l'ombre, mais qui joue un rôle de premier plan dans le football français.

ROGER RIO

Un pur produit normand, bien qu'il soit né à Dunkerque, le 13 février 1913. Ceux qui ont vu naître « l'équipe de printemps » que le F. C. Rouen aligna, il y a un peu plus de deux lustres, n'oublieront pas que les « Diables rouges » avaient Rio pour animateur. Les inters-nés ne sont pas tellement nombreux chez nous. Rio était de ceux-là. Et ceux qui ont eu le rare privilège de lui voir faire ses débuts sous l'équipement tricolore à

Berlin, en 1933, garderont vivace le souvenir de ce footballeur qui, pour son coup d'essai, réalisait un coup de maître.

Près de quinze ans durant, Rio est ensuite resté égal à lui-même ; fidèle à ses couleurs, il menait enfin son cher club au titre de Champion il y a quatre ans, honneur que tous deux avaient mérité depuis longtemps.

Dix-huit fois international, Rio a pris sa retraite avec regret.

JEAN ROBIN. — Bon chien chasse de race. Jean Robin, fils de Pierre, ne fait pas mentir le dicton. C'est un footballeur de classe et il est toujours resté fidèle au maillot blanc frappé de l'écusson bleu et blanc. Né le 25 juillet 1921, à Marseille, vainqueur du Concours du Jeune Footballeur, à la veille de la guerre, ce Méridional, qui excelle comme inter, a mené l'an dernier l'O. M. à la victoire en Championnat de France. Auparavant, il avait gagné la Coupe et connu depuis quatre ans l'honneur de la sélection. Ainsi le vit-on jouer en équipe B contre le Luxembourg et la Suisse, en équipe A contre la Belgique et l'Écosse.

SAUVEUR RODRIGUEZ. — Marseille, à la recherche d'un centre avant pour succéder à Zatelli, croyait bien avoir découvert la perle rare en jetant son dévolu sur le Blidéen Sauveur Rodriguez. C'est un défenseur qu'il obtint. L'homme, pourtant, né à Sidi-bel-Abbès le 17 octobre 1920, avait opéré le plus souvent, dans sa ville natale et à Blida, en qualité d'ailier gauche ou de leader d'attaque. On l'avait même vu, après la Libération, officier à ce dernier poste au Stade Français. Sec comme un sarment de vigne, net et rapide dans ses interventions, adroit de la tête et des

pieds, Rodriguez, joueur protégé, est avant tout un impitoyable « stoppeur » à la combativité extraordinaire, un vrai mur. Champion de France en 1948, international contre la Hollande la saison précédente, le policeman phocéén n'a pas l'intention d'en rester là.

ROGER ROLHION. — Issu de cette fameuse école somiste qui prétendait le disputer à sa rivale sétoise à la plus brillante époque du football languedocien, Rolhion, s'il a passé l'âge des fredaines — quarantaine amplement franchie — reste fidèle à sa passion.

Que ce soit à Montpellier, Saint-Étienne, au stalag où il fut captif, dans la soyeuse cité héraultaise de Ganges, enfin à Aix-en-Provence depuis quelques mois, il n'a vécu ou ne vit que pour le football. C'est pourquoi sans doute les ans ne l'ont guère marqué. Il a conservé la ligne et un sacré caractère. Sa vitesse s'est à peine émoussée, et son pied droit demeure toujours aussi rebelle...

International comme avant centre, demi et arrière, Rolhion peut avoir tâté du commerce et posséder un diplôme de chirurgien dentiste... il est surtout footballeur !

ALPHONSE ROLLAND. — De Forbach, son premier club, et où il est né le 14 août 1919, à Nice, Rolland a fait les délices de Strasbourg et de Bordeaux. A ses qualités naturelles de vitesse et de résistance — quel beau champion d'athlétisme il eût été — cet ailier, bon joueur des deux pieds, joint subtilité de jeu et puissance de tir. C'est un de nos meilleurs spécialistes.

Sélectionné des Jeunes du Sud, des « Marie-Louise » de France, international B, remplaçant en équipe A.

GEORGES ROSE. — Aujourd'hui Rose est devenu opticien d'art... La vérité oblige à dire que, lorsqu'il

jouait au football, il y voyait très clair. Né à Maisons-Alfort, le 30 avril 1910, ce bel athlète, qui fut tour à tour équipier de l'Amicale, du C. A. P., du Stade Rennais, de Rouen, du Red Star, du Stade, de Pithiviers, et présentement de Juvisy, fut maintes fois choisi pour l'équipe de Paris et connu la sélection internationale lors de la Coupe du Monde, en 1934, contre le Luxembourg.

MARCEL SALVA. — Bel athlète au regard clair et franc, Marcel Salva, né le 1^{er} octobre 1922, à Alger, a fait, bien entendu, ses premières armes en Afrique du Nord. Rochambeau et Saint - Eugène furent ses clubs avant qu'il devienne, sous la férule de Baron, étoile du Racing et équipier tricolore. Dix fois sélectionné de la Ligue d'Alger, Salva a gagné la Coupe en 1945 et porté six fois les couleurs de la France.

AUGUSTE SCHALBAR. — Le « Napoléon du football ». Ainsi fut-il surnommé par ses coéquipiers de Levallois et de Clichy. Petit de taille, mais grand par les qualités morales et la science du football, Schalbar est né le 7 novembre 1889, à Levallois. Équipier du F. E. C. L. de Clichy, du Racing, de Rennes, du Stade, de Lunéville, de Chaumont, de Nancy, il fut pendant trente-quatre années sur la brèche. A quarante-sept ans, il jouait encore dans l'équipe pro du F.-C. Nancy.

ROGER SCOTTI. — A le voir sur le terrain, on le prendrait pour un Anglais. Du pro britannique il a la maîtrise, et aussi ce flegme qui confine à l'indifférence. C'est pourtant un Marseillais et un olympien cent pour cent.

Technicien remarquable et constructeur du jeu de la grande équipe sudiste, Scotti, un de nos meilleurs demis, prétend qu'il a été son propre éducateur. Après tout, c'est bien possible. Collégien encore —

il n'avait pas dix-huit ans, — il gagna la Coupe de France avec le plus imperturbable des sang-froids. Champion de France la saison écoulée, deux fois international B.

GEORGES SESIA. — Un des espoirs de notre football. Né le 8 juillet 1924, à Villerupt, équipier de Nancy, quatre années durant, et aujourd'hui du Stade Français, Sesia, qui fut l'une des étoiles de l'équipe des Jeunes de France, a connu la consécration, la saison passée, en jouant contre l'Écosse. Le maillot tricolore lui deviendra familial.

LADISLAS SIKLO. — Un manieur de balle comme on en rencontre peu sur les terrains de football. Siklo est né à Budapest, le 1^{er} mai 1915, et c'est dans la capitale hongroise qu'il a fait ses premières armes. Mais, dès 1934, il était à Lens. Il est toujours resté fidèle aux « Gueules noires ». La carrière du club aux couleurs sang et or, c'est la sienne. Il a été Champion de 2^e division, de zone interdite de France occupée, des équipes fédérales, trois fois finaliste de la Coupe, sélectionné du Nord une vingtaine de fois, international militaire et surtout, ce à quoi il tient par-dessus tout, il a porté quatre fois le maillot tricolore.

ANDRÉ SIMONYI

Lorsqu'en 1930 André Simonyi, sélectionné dans l'équipe de Hongrie, qui devait rencontrer la Hollande à Amsterdam, se présenta au siège de la Fédération hongroise, le secrétaire le traita d'imposteur et le mit à la porte. André, né le 31 mars 1914, à Hustz, n'avait que seize ans et portait culottes courtes... Bien entendu, tout s'arrangea, et l'on offrit au

précoce international un complet d'homme.

Ainsi, sans transition, Simonyi passa-t-il de l'ombre à la lumineuse gloire sportive. Il quitta à dix-huit ans Attila de Budapest, son premier club, où il fut d'emblée professionnel, pour la France. Lille, Sochaux, Red Star, Rennes, Angers, le Stade Français, enfin Rouen, furent ses clubs successifs.

C'est au Red Star, pendant une décennie, de 1934 à 1945, qu'il a été l'idole des foules. Son association avec Aston était remarquable, et les exploits des duettistes audoniens ont défrayé la chronique. Élégant, racé, excellent technicien, prince des butteurs au shoot meurtrier et soudain, « Bandy » — ainsi l'appelaient ses intimes — a aimé passionnément ce football, qui fut pour lui un tremplin dans l'existence et lui a valu de magnifiques joies.

Champion de France (zone Nord) en 1941 et vainqueur de la Coupe en 1942 avec le Red Star, Simonyi, naturalisé français, a joué quatre fois dans l'équipe tricolore.

PIERRE SINIBALDI

Le troisième d'un quatuor de footballeurs, mais l'aîné dans la hiérarchie sportive, Pierre Sinibaldi, Corse à l'œil noir et au cheveu ondulé — il est né à Montemaggiore le 29 avril 1924 — a le physique d'un jeune premier de cinéma. Il a choisi le football, dont il est une vedette. Tant pis pour l'écran...

A Marseille Sinibaldi effectue

ses premiers *headings*, à l'école laïque Victor Hugo, à la Belle de Mai ensuite, ce club d'un pittoresque et populaire quartier. Jeune, toutes proportions gardées, il avait de la taille et du poids. Moins que maintenant, bien sûr : 1^m,81 pour 80 kilos.

L'Olympique de Marseille, qui l'ignore, laisse passer, en 1943, un talent qu'à Troyes le regretté Dutheil va faire éclore en moins d'un an. A Reims ensuite, Sinibaldi est, durant trois saisons, le leader d'attaque stadiste et son puncheur, grâce surtout à un extraordinaire jeu de tête.

Cette saison, l'esprit de famille aidant — il cède à son frère Noël le poste d'avant-centre, durant que Paul prend la garde du but champenois — le voici « intérieur »... A vrai dire, cette place semble mieux convenir à son tempérament. Joueur racé, excellent technicien, le marquage étroit lui répugne. Avec un champ d'action plus étendu, le goût de la lutte le reprend.

International au pied levé en mai 1946, contre l'Angleterre, Sinibaldi est, par la suite, oublié. Revanche : plus de deux ans après, contre la Belgique, la succession de Ben Barek lui échoit. Lourde tâche dont il s'acquitte avec bonheur. Solide option pour l'avenir...

MARCEAU SOMERLINCK. — La simplicité personnifiée. Né à Lille, le 4 janvier 1922, Fivois d'abord et élève de Bourbotte, Lociste ensuite avec la fusion du club banlieusard nordiste et de l'Olympique, Somerlinck est le précieux élément utilisable à toutes les places, mais remarquable défenseur, vite et sobre, ce

modèle de régularité, à l'esprit de club développé, a participé puissamment aux magnifiques succès du groupement flandrier : Champion de France et triplé en Coupe.

STÉPHAN STANIS. — Né à Marten (Pologne), le 15 juillet 1913, Stanis est le prototype de l'attaquant puissant ennemi des feintes et autres subtilités. Centre-avant ou ailier, cet athlète massif (1^m,72, 82 kilos) va droit son chemin et le crée, avant de tirer au but avec force. Fidèle à ce bassin d'Artois où tant de ses compatriotes gagnent durement leur pain quotidien, d'Harnes où il débuta, Stanis gagna Lens, où il fait carrière depuis treize ans. Les joies et les peines du Racing sont les siennes : avec lui, il accède à l'élite en 1937, redescend dix ans plus tard et dispute sa première finale de Coupe. International militaire, sélectionné du Nord, Champion de France avec Lens-Artois et meilleur butteur de la compétition fédérale, recordman du nombre de buts au cours d'un match (seize), contre Aubry, grande vedette de la dernière finale de Coupe, Stanis, marié et père de trois enfants, électricien aux mines, est un homme sage.

MARCEAU STRICANNE. — Il n'est pas beaucoup de footballeurs à lunettes sur les grounds de France. Étienne est de ceux-là. Né le 1^{er} janvier 1921, à Lhomme, formé à Lambersart avec Baratte et Dubreucq, il a connu la notoriété avec Lille, puis Lens. Champion de France avec le C. O. R. T. en 1946-1947, sept fois sélectionné de la Ligue du Nord, Stricanne, qui fait un court passage au Stade, renforce le Havre A. C.

JEAN SWIATEK. — Le jour où les Girondins sont allés quérir à Blénod ce magnifique athlète — 1^m,82; 85 kilos — ils ont réalisé une affaire-or. En un touremain « King-Kong », colosse doux

comme un agneau et presque timide, devait prendre rang parmi les meilleurs non seulement en raison de ses qualités physiques, mais surtout par sa vive compréhension et son désir d'arriver.

Policeman ou arrière, il est avec Bordeaux champion de France amateurs en 1944 et gagne la Coupe des Provinces. A vingt-trois ans, il joue contre la Belgique et trois autres sélections suivent. Il participe en particulier au magnifique match nul de Wembley face à l'Angleterre. On voit en lui le successeur de Jordan, mais Cuissard arrive et il tombe un peu dans l'oubli avec la relégation bordelaise.

GEORGES TAISNE. — Un réalisateur sans faiblesse. Né à Avesnes, le 13 avril 1904, Georges Taisne, athlète et footballeur, formé à Lourches, fut, treize années durant, l'avant centre d'Amiens. Champion du Nord avec l'équipe picarde, il porta les couleurs tricolores l'an 1927, contre l'Angleterre, la Hongrie et l'Italie.

BOLEK TEMPOWSKI

Bolek Tempowski, né le 31 mai 1921, et Polonais de naissance, mais formé au sport à Valenciennes, où il bénéficia des conseils de Demeillez, est l'un des meilleurs « inters » que nous possédions. Et les dirigeants lillois ne s'y sont pas trompés qui, depuis quatre années, l'ont appelé à être l'animateur n° 1 de leur attaque.

Que, dans ces conditions, Tempowski ait gagné le Championnat de France trois fois de suite; la Coupe, vous le savez déjà. Ce qu'il est convenu toutefois d'ajouter, c'est qu'il a porté cinq fois les couleurs de la Ligue

du Nord et deux fois le maillot tricolore: en équipe B devant le Luxembourg et devant l'Angleterre, à Londres.

Henri TESSIER. — Colombes est à sa porte. C'est pourquoi il sait d'instinct jouer au football. Né le 29 septembre 1918 à Asnières, où il s'est marié, qu'il habite toujours et qui fut son premier club, Tessier a, Rubicon franchi, rayonné, mais sans jamais quitter son port d'attache: Le Mans, Stade, Lille, Metz et Le Havre. Lassé de pérégrinations forcées, il est maintenant chez lui, au Racing. Stratège remarquable, au style pur, il fait admirer sa touche de balle, son intelligence du jeu, la précision de ses passes et la force de ses shoots. En bref, un de nos meilleurs inters, en dépit de sa lenteur d'évolution. Champion de France avec Lille, Tessier, dans la vie privée, excellent père de cinq enfants, a une passion: la lecture.

ALEX THÉPOT

Dans l'éclatante galerie de nos gardiens de buts, Alex Thépot, trait d'union entre deux époques, celle de Chayrigues et celle de Da Rui, occupe une place de choix.

Grand, puissant, trop peut-être, son blocage était parfait. Il possédait un coup d'œil de premier ordre. S'il plongeait peu, nul ne savait mieux que lui fermer les angles de tir. La sobriété était son fort. Tous ses gestes relevaient du naturel et dépeignaient l'homme: simple, modeste, consciencieux et amoureux de son métier quel qu'il fût.

Né à Brest le 30 juillet 1906, c'est au Lycée de cette ville et

à l'Armoricaïne qu'il fit ses premiers pas, de 1922 à 1927. Paris l'attira. Une saison au glorieux F. E. C. Levallois lui valut sa première sélection dans l'équipe de France contre l'Angleterre.



Ensuite de quoi le Red Star lui offrit la garde de sa cage. Dans le fameux club à l'étoile rouge, l'exemple de son illustre aîné l'inspira. Jusqu'en 1935, ce fut la grande épopée, avec 32 sélections sous le maillot tricolore.

Thépot, depuis 1939, prête son concours à sa vieille U. S. Malouine. Il vit avec ses souvenirs, évoque la Coupe du Monde, Montevideo, son match contre le Mexique à l'issue duquel, porté en triomphe par ses admirateurs et la police

ayant dû le dégager, c'est en croupe d'un policier à cheval qu'il regagna le vestiaire. Fonctionnaire sage, hors le sport, lecture, théâtre et cinéma occupent ses loisirs.

ERNEST VAAST

Ce « titi » parisien à la gouaille naturelle est un vrai pur sang du football. Né le 28 octobre 1922, après neuf ans passés au F. C. Levallois, glorieux groupement d'où sortirent tant de footballeurs renommés, Vaast entra au Racing. Il avait juste vingt ans, l'âge où l'on réalise ses promesses. Veinante, entraîneur des « Pingouins », ne tarda pas à apprécier les qualités exceptionnelles de sa nouvelle recrue. Ce fut un jeu pour lui d'en provoquer l'épanouissement.

La touche de balle de Vaast, sa technique impeccable, la puissance et la précision de ses tirs, son intelligence de jeu et sa spontanéité d'action allaient, le plus naturellement du monde, lui permettre d'accéder à l'élite.

Vainqueur de Coupe, les portes du « onze » tricolore, déjà timidement entr'ouvertes par deux sélections officieuses, étaient forcées définitivement avec la participation au match de Lausanne contre la Suisse et surtout au splendide résultat de Wembley, au cours duquel le « bleu » se conduisit comme un « briscard ».

Vaast lancé, douze autres fois Gaston Barreau le retint. Non seulement pour son efficacité — exploit rare, il marqua trois buts contre le Portugal à

Lisbonne en 1947 — mais aussi en raison de son indiscutable talent. Parti à Genève en début de saison Vaast vient de revenir à Paris.

JULES VANDOOREN

Un tempérament. Un caractère. Quand Vandooren et Matlier formaient la ligne d'arrières



de notre équipe tricolore, les avants adverses étaient priés de ne pas commettre la moindre erreur de jugement et d'ignorer toutes défaillances, ou physique ou morale.

Né à Armentières, le 30 décembre 1908, Vandooren aurait pu réussir tout aussi bien dans la branche athlétique, s'il n'avait été footballeur par tempéra-

ment. Songez qu'il sauta 1^m,76 en hauteur, 6^m,72 en longueur, qu'il lança le poids à 12^m,40, le javelot à 44^m,71 et qu'aux 100 mètres il était tout juste au-dessus de 11 secondes.

Après avoir été éduqué par son père et fait ses premières armes à Choisy-le-Roi, Vandooren joua à Armentières, à Pérenchies, et connu la pleine éclosion de ses talents à l'Olympique Lillois, dont il fut l'un des éléments prépondérants dans les onze années qui précédèrent la guerre. Après quoi, le Red Star, le Stade de Reims, puis l'Arago d'Orléans furent ses clubs. Il est aujourd'hui à Avignon.

Disons pourtant qu'il fut Champion de France avec l'O. L., qu'il participa quatre fois à la finale de la Coupe de France, sans jamais la gagner — ce qui est son grand regret, — et qu'il fut vingt-cinq fois international.

ÉMILE VEINANTE

Si le football n'avait pas existé, Émile Veinante l'aurait inventé. Il l'a non pas dans la peau, mais dans le sang. Il est sa vie. A neuf ans, il frappait déjà dans une balle avec ses frères Jules et Lucien. A quatorze, la nuit précédant son premier match, il la passa sans fermer l'œil, étendu tout équipé sur son lit. A vingt-deux ans, son rêve d'être international, aux côtés de Paul Nicolas, se réalisa face aux Magyars.

Né à Metz le 12 juin 1907, Veinante n'a pratiqué que dans deux clubs : le C. A. Messin de 1919 à 1928, puis le Racing de

Paris, où il cessa de jouer en 1939, alors que depuis deux saisons il en était devenu le coach, poste qu'il conserva jusqu'en 1943. Il passa ensuite comme un météore à Paris-Capitale, factice formation fédérale, puis chez les « Villageois » du Vésinet, qu'il

dons d'observation, son esprit ordonné et sa clairvoyance, allait se constituer un capital unique.

On retient de lui comme joueur qu'il fut le stratège inspiré de l'équipe de France et du Racing. Feinteur émérite, habile, impersonnel, la précision de ses shoots



VEINANTE (à gauche), JORDAN et la « Coupe de France. »

marqua de son empreinte. Enfin à Strasbourg.

Pour cet homme froid, méthodique, réfléchi, mais de moyens athlétiques limités, le football ne pouvait être qu'une science exacte. En gravissant les échelons, depuis Émile Feigel, son premier éducateur, jusqu'à Kimpton, ce maître professeur aux sourcils broussailleux, en passant par le Tchèque Kertecz, du C. A. Messin, et Kennedy, son talentueux partenaire du club parisien, Veinante, grâce à ses

et passes était remarquable. Un jour, contre Lens, à Saint-Ouen, où le Racing était mené par 3 à 0, il parvint à rétablir l'équilibre par trois tirs directs sur corners..

Champion de France et vainqueur de la Coupe en 1935, récidiviste dans l'épreuve à k.-o. en 1939, Veinante a été vingt-six fois international de 1929 à 1940. Il mit pourtant longtemps à donner sa vraie mesure en sélection, ayant à souffrir du manque d'ordre et de tactique du onze tricolore.

Cela le renforça dans sa thèse, lui qui ne courait qu'à bon escient, mais faisait courir sa balle, qui avait « découvert » un jour le placement des canonnières d'Arsenal, à qui Kennedy avait appris comment discerner les deux ou trois occasions qu'il s'agit d'exploiter au cours d'un match, qu'il y avait un magnifique travail à accomplir dans la coulisse. Sa voie était tracée. Le joueur exceptionnel allait devenir un entraîneur exceptionnel.

C'est à Strasbourg, où, après la Libération, tout était à refaire, qu'il s'imposa. En deux ans, le club alsacien devint un des plus brillants de France.

GEORGES VERRIEST

Pour avoir, lui, l'amateur cent pour cent, mérité d'être le demi-centre de l'équipe de France, alors que le professionnalisme avait acquis droit de cité, Georges Verriest mérite une place à part dans notre galerie des portraits.

Né à Roubaix le 15 juillet 1909, il est depuis vingt-sept ans dans son club.

Défenseur complet, attaquant de qualité, doué d'un souffle étonnant, Verriest était tellement maître de ses nerfs que Kimpton, entraîneur de l'équipe de France, l'avait chargé en 1934, lors de la Coupe du Monde, de botter les penalties.

Champion de France militaire, deux fois finaliste de la Coupe de France, vingt-deux fois sélectionné pour le Nord, quinze

fois international et capitaine des équipes de France toutes catégories, « pro » ou amateur,



Verriest continue. Il est un des dirigeants les plus actifs de son vieux Racing.

MARIO ZATELLI. — Le « Brummel » du football. Né à Sétif, le 21 décembre 1912 — de multiples fois sélectionné et champion sous les couleurs de l'U. S. Marocaine — Zatelli a fait le plus clair de sa carrière métropolitaine à Marseille : sept saisons entrecoupées par son passage au Racing de Paris et à Toulouse.

Champion de France, gagnant de Coupe, international B et A.

LES ÉQUIPES DE LA DIVISION NATIONALE 1949.



A. S. CANNES-GRASSE

Debout : Fornetti, Verbrughe, Lukac, Lerda, Flak, Léonetti.

A genoux : Scolari, Catani, De Mareville, Grattarola, Hamiri.



S. R. COLMAR

Debout : Ben Ali, Teissonnier, Frey, Angel, Linkenheld, Wawryzniak,
Nicolas (entr.).

A genoux : Nagy, Perruchoud, Dupraz, Marzewski, Kryske.



LILLE O. S. C.

Debout : Dubreucq, Nuevo, Cheuva (entr.), Prévost, Jadrejack, Sommerlinck, Germain.

A genoux : Strappe, Tempowski, Baratte, Carré, Lechantre.



OLYMPIQUE DE MARSEILLE

Debout : Dahan, Scotti, Libérati, Bastien, Salem, Rodriguez.

A genoux : Nagy, Majhoub, Bihel, Benedetti, Bollano.



F.-C. METZ

Debout : Fosset (entr.), Mastrangelo, Glander, Battiston, Goglia,
Lemaître, Ignace.

A genoux : Baillot, Grabkowiak, Cisowski, Hoffman, Deléglise.



S. O. MONTPELLIER

Debout : Winckelmans (entr.), Cazorro, Roussy, Desmaret, Colonna,
Deschodt, Sboralsky, Ramon (soign.).

A genoux : Dasséna, Laborde, Trskan, Légise, Tilypski.



F.-C. NANCY

Debout : Cecchini, Juillard, Pleymelding, Kuta, Ludwiczak, David, Brembilla (entr.).

A genoux : Salette, Voisembert, Poblome, Vanags, Deladerrière.



O. G. C. NICE

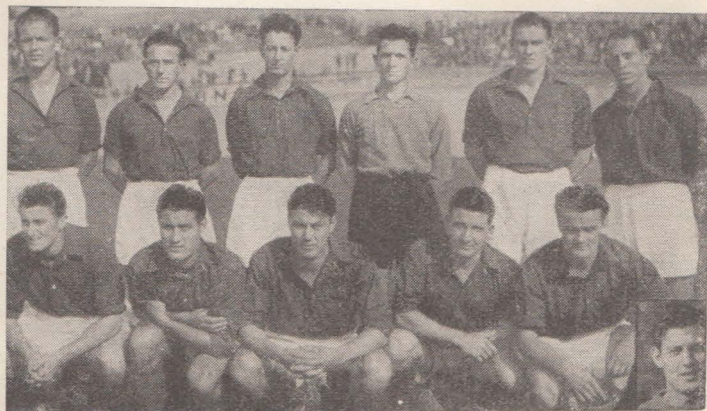
Debout : Marek (entr.), Belver, Mindonnet, Favre, Ben Nacef, Firoud, Rossi.

A genoux : Rolland, Luciano, Pérez, Skocen, Bersoullé.



R-C. PARIS

Debout : Vignal, Arens, Pilette, Salva, Lamy, Leduc.
A genoux : Gabet, Nikolitch, Quénolle, Tessier, Moréel.



STADE DE REIMS

Debout : Jacowski, Petitfils, Jonquet, Abenoza, Prouff, Marche.
A genoux : Flamion, P. Sinibaldi, N. Sinibaldi, Batteux, Bini.
En médaillon : Paul Sinibaldi.



STADE RENNAIS

Debout : Hennequin, Rouxel, Artigas, Sellin, Guérin, Mansat.

A genoux : Manko, Cousin, Gérard, Hauvespré, Grumellon.



C. O. ROUBAIX-TOURCOING

Debout : Urbaniak, Lewandowski, Delepaut, Kopania, Leenaert,
Da Rui, Payne (entr.).

A genoux : Loza, Boury, Kretschmar, Frutoso, Makuch.



A. S. SAINT-ÉTIENNE

Debout : Vernay, Fernandez, Davin, Claustrat, Huguët, Calligaris.

A genoux : Alpsteg, D'Hondt, Lauer, Cuissard, Rodriguez.



F.-C. SÈTE

Debout : Mihoubi, Momberta, Haddad, Abderaman, Poncet, Ranko.

A genoux : Tourrou, Llantès, Koranyi, Arribi, Plancia.



F.C. SOCHAUX

Debout : Pedini, Sikora, Pironi, Janczewski, Lorius, Humpal.
A genoux : Courtois, Pessonneaux, Gardien, Rachinsky, Reynier.



STADE FRANÇAIS-RED STAR

Debout : Hatz, Grillon, Grégoire, Bican, Mathiesen, Ranzoni,
 Riou (entr.).
A genoux : Sésia, Vernier, Hon, Aston, Favre.



R.-C. STRASBOURG

Debout : Schæffer, Gomez, Woehl, Lang, Abautret, Pascual.

A genoux : Schwager, Planté, Wächter, Heiné, Haan.



TOULOUSE F.-C.

Debout : Salvage, Sbroglia, Brocca, Fortunel, Bialazyck, Ibrir.

A genoux : M. Lanfranchi, J. Lanfranchi, Ben Aissa, Krebs, Thomas.

1929-1949 : 20 ans d'honnêteté commerciale
et d'expérience professionnelle



CHAQUE MERCREDI

La belle équipe de
spécialistes groupés
par MARCEL ROSSINI
y commente les faits et gestes
du plus populaire
de tous les sports

LE VRAI!

LE NUMÉRO : 15 fr. L'ABONNEMENT D'UN AN : 700 fr.

500 fr.